

Année 1931

THÈSE

N°

537

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Diplôme d'Etat

par

MAURICE COMTE

Né le 12 Septembre 1906 à ASNIÈRES (Seine)

(Elève de l'École du Service de Santé Militaire)

Externe des Hôpitaux de Paris

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie de l'Université de Paris

Les
Perversions Sexuelles
par
compensation affective

Le Président : M^r le Professeur H. CLAUDE

IMPRIMERIE MOUYSET

145 bis, Rue d'Alésia, 145 bis

PARIS

—
1931

186

Année 1931

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Diplôme d'Etat

par

MAURICE COMTE

Né le 12 Septembre 1906 à ASNIÈRES (Seine)

(Elève de l'École du Service de Santé Militaire)

Externe des Hopitaux de Paris

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie de l'Université de Paris

Les Perversions Sexuelles par compensation affective

Le Président : M^r le Professeur H. CLAUDE

IMPRIMERIE MOUYSET

145 bis, Rue d'Alésia, 145 bis

PARIS

—
1931



I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	M. VILLARET.
	CARNOT.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encé- phale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DEL BET.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD.
	MAUCLAIRE.
Professeur sans chaire.....	MULON.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE	Neurologie et psychiatrie.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BÉNARD Henri	Pathologie médicale.
BROCO	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART	
D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HAZARD	Pharmacologie.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUGUENIN	Pathologie médicale.
HUTINEL	Hygiène.
JOANNON	Parasitologie.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LÉVY-VALENSI	Neuro-psychiatre.
LIAN	Pathologie médicale.
MULON	Histologie.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIÉDELIÈVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SÉZARY	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT	
(Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS EN EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.		MM.	
GUÉNIOT	Obstétrique.	NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
LEQUEUX	Obstétrique.	REITTERER	Histologie.
LEROUX ..	Anatomie pathologique.	ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	MATHIEU	Clinique chirurgic.
CHIRAY	— id. —	MOCQUOT	— id. —
DEBRÉ	— id. —	PROUST	— id. —
DUVOIR	— id. —	SCHWARTZ	— id. —
BASSET	Clinique chirurgic.	LE LORIER	— id. —
CHEVASSU	— id. —	LÉVY-SOLAL	Clinique obstétric.
HEITZ-BOYER	— id. —	METZGER	— id. —

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidents du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLE-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A la mémoire de mon oncle

(août 1931)

A MON PERE

A MA MERE

Bien modeste témoignage de ma reconnaissance en échange d'une jeunesse heureuse. Puisse-je leur faire honneur, et leur rendre en pitié filiale, cet amour dont ils ont toujours marqué leurs soins, leur dévouement et leur abnégation.

A TOUS MES PARENTS

A MES AMIS

A Monsieur le Professeur CLAUDE

*qui nous a fait le grand honneur de
présider cette thèse. Qu'il veuille
bien trouver ici la marque de notre
profonde reconnaissance pour les
enseignements précieux recueillis
dans son service.*

A Monsieur le Docteur CEILLIER

*qui nous a donné le sujet de cette
thèse et a bien voulu guider notre
travail, avec sa grande compétence
de Médecin-Expert.*

A mes Maîtres dans les Hôpitaux

STAGES

1927 :

M. le Professeur WIDAL,
M. le Professeur GOSSET,
M. le Docteur CLAISSE.

EXTERNAT

1928 :

M. le Professeur BEZANÇON,
M. le Docteur F. RAMOND.

1929 :

M. le Docteur HUBER,

1930 :

M. le Professeur METZGER.
M. le Docteur GRIVOT.

1931 :

M. le Docteur LAPOINTE.

Si l'homme se voyait privé du besoin sexuel et de tout ce qui en découle au point de vue mental, presque toute la poésie et peut-être tout le caractère moral serait arraché de sa vie.

MAUDSLEY.

« La compensation, comme le refoulement, le transfert, la sublimation, apparaissent comme une réaction de défense, un compromis à la faveur desquels le sujet se libère de conflits psychologiques résultant de la dys-harmonie entre les tendances individuelles et les nécessités sociales ».(1)

La notion de compensation introduite par Freud comme mécanisme psychologique de certains psychoses peut s'appliquer à toute une série de perversions sexuelles.

Mais tandis qu'au sens freudien du mot, compensation est synonyme de mécanisme inconscient, dans certains cas elle paraît une révolte voulue, réfléchie, au moins en tant que satisfaction imaginative, de l'instinct sexuel.

(1) *Claude et Montassut. Les compensations idéo-affectives : L'Encéphale*

Se détachant de la sexualité normale à la suite d'un choc affectif violent ou d'un sentiment d'infériorité trop vivement ressenti, le sujet s'échappe dans le rêve et y satisfait tous ses désirs, bravant les entraves morales et sociales. Puis, différent du schizoïde qui se cantonne dans sa rêverie, il revient à la réalité pour matérialiser son rêve, tel qu'il l'a conçu. Sans doute, perçoit-il l'arbitraire de son objectivation; sans doute, lutte-t-il contre la perversion maintenant qu'il est prêt de la réaliser. Mais trop violemment déçu par une expérience antérieure, la perversion apparaît comme la seule voie possible à son instinct sexuel.

La sexualité de ces sujets a suivi un développement normal. Mais la réalité en a empêché les manifestations normales. Sans doute auraient-ils pu compenser autrement: la violence de leur libido, le caractère affectif du rêve qu'ils ont élaboré ont maintenu la compensation dans la sphère sexuelle.

Du point de vue de l'étiologie les perversions sexuelles peuvent être rangées dans une série où les deux facteurs : constitution sexuelle et influences extérieures « sont représentés de telles sorte que la part de l'un de ces facteurs croît, lorsque celle de l'autre diminue. A l'un des bouts de cette série se trouvent les cas extrêmes dont vous pouvez dire avec certitude : étant donné le dévelop-

pement anormal de leur libido, ces hommes seraient tombés malades, quels que fussent les événements extérieurs de leur vie, celle-ci fût-elle aussi exempte que possible d'accidents. A l'autre bout se trouvent les cas dont vous pouvez dire au contraire que ces malades auraient certainement échappé à la névrose s'ils ne s'étaient pas trouvés dans telle ou telle situation » (1).

Les pervers par compensation entrent dans cette catégorie.

(1) *Freud*. Introd. à la psychanalyse.

L'INSTINCT SEXUEL, L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

L'amour a été défini « une organisation psychique et sociale de l'instinct sexuel (1), une « superstructure élevée sur cet instinct » (2).

Raison, éducation, société sont les architectes de cet édifice. Ce sont eux qui lui donnent son aspect : avec des lignes sévères, ils réalisent un ensemble dont l'attrait fait que tous se veulent loger à son enseigne.

L'instinct sexuel, tel qu'il apparaît en nous est l'une des choses les moins « flatteuses ». Diderot, dans *le Neveu de Rameau*, affirme que si le petit sauvage était abandonné à lui-même, s'il conservait toute son imbécilité et réunissait au peu de raison de l'enfant au berceau, la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère. » L'individu va donc transformer son instinct sexuel sur les données que lui fourniront son caractère, son éducation et sa raison : il va spiritualiser

(1) *Paulhan*. Les Transformations sociales des sentiments.

(2) *Lévy-Valensi*. Congrès de Médecine Légale, 1931.

sa tendance. La spiritualisation, « c'est l'entrée d'une tendance dans la vie générale de l'individu, sa combinaison avec le plus possible de tendances, d'idées, d'actes, de sentiments, le fait de prendre une place large et plus ou moins prépondérante dans la vie mentale, dans la synthèse particulière qui fait l'individualité de chacun. (1)

Sentiment moral, aspirations vers le Beau, conscience de la dignité humaine, notion de Devoir, ambition, amour de la famille, imagination : autant de facteurs qui vont transformer l'instinct sexuel, le modifier, l'ennoblir, le corriger, le restreindre, le rejeter. Sans doute en résultera-t-il des conflits, mais ceux-ci feront naître l'occasion de lui adjoindre de nouveaux rectificatifs.

Naturellement, cette prodigieuse variété de luttes intérieures aboutira à la formation de complexes affectifs des plus variables. Chez celui-ci, où la spiritualisation aura été très poussée, l'instinct sexuel deviendra l'amour fini, nuancé, délicat et sensible, du type Lamartine. L'idée Amour éveillera en lui l'image d'une amante agréable, d'une collaboratrice dans ses travaux, d'une confidente dans ses soucis, d'une camarade dans ses loisirs, d'une consolatrice dans ses échecs, d'une compagne dans ses aspirations vers un idéal matériel ou sentimental. Chez tel autre,

(1) *Paulhan. Loc. cit.*

l'instinct sexuel restera quelque chose de bestial, demeurant la recherche simple d'un autre épiderme, et aboutira à l'établissement de collections, parfois fort riches, comme celle qu'a exposée Casanova.

Toujours cependant, l'individu normal devra conserver une certaine harmonie dans l'organisation de ses tendances, en particulier, dans les rapports entre l'instinct sexuel et ses autres tendances. Il pourra résulter de ces rapports des complexes idéo-affectifs que le sujet résoudra d'autant plus facilement que la spiritualisation aura été plus profonde quelque paradoxal que cela puisse paraître. Il aura assisté en effet à l'édification de sa tendance affective, sachant par quelles idées, par quels sentiments elle s'unit, se combine et s'oppose à ses autres tendances. En cas de conflit entre le moi et sa tendance, en déplaçant les éléments, en les transposant, en supprimant ce que la raison lui imposera, il sera à même de résoudre le problème.

Un autre maître préside à la transformation de l'instinct sexuel et dirige son orientation : la Société. « Si l'instinct sexuel avait pu se satisfaire, comme le besoin de manger, l'homme n'aurait pas connu l'amour. Mais des considérations d'ordre religieux, moral, hygiénique, social, des habitudes, des traditions, des préjugés limitent le libre développement de l'instinct sexuel. Elles mo-

dèrent l'expansion du désir, en arrêtent l'aveu, en empêchent la manifestation libre. « Il semble être devenu synonyme d'impudeur, bassesse, répugnance. » Et pourtant, ce désir violent, si réfractaire doit continuellement être surveillé, bridé, réfréné; ce désir, plus exaspérant que tout autre, la société l'attise encore par son atmosphère de luxe, par sa littérature, ses arts. Ainsi donc, d'une part, l'ambiance s'immisce dans la vie individuelle pour influencer les actes, les jugements; d'autre part, elle police constamment les manifestations incompatibles avec la vie en commun. Enfin l'accroissement des obligations et des moyens de la vie moderne irrite cet instinct. Mais, s'il doit sacrifier aux usages, « il tirera avantage de l'affection, de la sympathie, de la tendresse, des impressions de beauté, des préoccupations esthétiques dans la mesure où ces sentiments sont des éléments sociaux (1). »

Le bonheur paraîtra résider dans l'équilibre et l'accord des tendances individuelles et des conditions sociales. Les états de désadaptation se multiplieront dans la mesure de l'apparition des devoirs de la vie sociale. « L'acceptation sincère, la résignation et le renoncement vrais, la réadaptation courageuse, sont beaucoup moins fréquents qu'ils puissent paraître et nombreuses sont les résultantes psychogénétiques traduisant l'inaptitude à se réadapter légitimement (2). »

(1) *Paulhan. Loc. cit.*

(2) *Claude et Montassut. Loc. cit.*

CAUSES DE L'APPARITION

D'UNE COMPENSATION

Nous avons vu que le bonheur semblait résider dans l'équilibre des tendances individuelles entre elles, et leur accord avec les conditions sociales.

Mais la tendance sexuelle spiritualisée aboutit à mêler l'amour à la vie entière. Cet amour est généralement contrarié par les nécessités de la vie sociale, les conventions, les usages, parfois même, la loi et la religion. Alors l'individu se révolte, il proclame les droits de la passion ou même son devoir de « vivre sa vie ». Le Romantisme s'est plus à étaler cet amour soulevé contre les entraves de la vie sociale, à le grandir et à le glorifier. Inversement, toute la socialisation de l'amour, c'est-à-dire toutes les conditions suggérées ou imposées par la société à la satisfaction de la tendance sexuelle, exerce fréquemment une puissante inhibition sur le développement de l'amour spiritualisé chez l'individu.

Le conflit psychique va donc éclater entre trois antagonistes : la tendance sexuelle, le moi, et la réalité.

Ce conflit entre l'instinct sexuel et la réalité est d'autant plus facile que celui-ci est plus réfractaire que tous les autres instincts. De par sa force d'abord, ensuite parce que vivant en parasite auprès des autres organes du corps, non indispensable à la conservation de l'individu et pouvant se satisfaire lui-même, il échappe à l'influence de l'éducation. Le facteur privation d'une part, l'élément accidentel traumatique d'autre part, qui peut imposer cette privation et que fait naître la réalité, n'amènent pas à tout coup un conflit. « A la suite d'un événement qui a secoué la base même de leur vie, certains hommes se trouvent abattus au point de renoncer à tout intérêt pour le présent et le futur, restant attachés au passé (1). » Mais d'autres cherchent une compensation. C'est parce qu'ils veulent réagir contre l'impression pénible de l'amoindrissement imposé. Ils n'acceptent pas ce complexe d'infériorité : ils répondent par une compensation sexuelle et parfois par une perversion compensatrice, si seule la perversion leur permet d'imposer « leurs lignes d'orientation virile. »

D'autre part, la Réalité peut se montrer conciliante; cependant, le conflit pourra éclater entre le moi et l'instinct sexuel. « Ce n'est pas que les intérêts libidineux d'une personne soient dès le début en opposition avec ses intérêts d'auto-conservation : on peut

Freud. Introd. à la psychanalyse.

dire plutôt que le moi cherche à chaque étape de son développement, à se mettre en harmonie avec son organisation sexuelle, à se l'adapter . » Mais, à la privation extérieure, s'est ajoutée une privation intérieure. La Réalité ayant refusé à la libido un certain mode de satisfaction, en propose un autre, normal aussi : le Moi le désapprouve. Il en résulte un veto qui rend cette satisfaction impossible. Les tendances libidineuses repoussées cherchent alors à se manifester en empruntant des voies détournées. Pourquoi cette réaction du moi ? Pourquoi le moi refuse-t-il la manifestation banale de remplacement qui, par exemple en changeant l'objet de sa sexualité, ferait disparaître le conflit ? Ici, en plus du désir d'exaltation du sentiment de personnalité et de l'instinct viril, qui répond au complexe d'infériorité, il faut faire intervenir la « tendance aux conflits » constitutionnelle. Cette tendance naturelle est encore accentuée par le fait de l'éducation, de la spiritualisation exagérée, de l'instinct sexuel. La « viscosité de la libido » était déjà grande : le sujet l'a amplifiée, de sorte qu'au moindre obstacle matériel à sa sexualité, le moi réagira, cherchant une compensation, là où d'autres auraient tenté une nouvelle expérience.

BUT DE LA COMPENSATION

« Créatrice d'illusions, la compensation fournit à l'individu non seulement des raisons de vivre, mais elle permet encore de vivre selon la forme que le bonheur exige (1). » Elle apparaît donc comme devant essentiellement satisfaire l'affectivité de chacun. Elle permet au regard d'une réalité impitoyable escortée de toutes ses contingences, symphonie de nécessités souvent désagréables, de satisfaire sa tendance sexuelle selon la forme que l'idéal préformé exige. Elle substitue au principe de réalité, le principe de plaisir. Le plaisir peut être considéré en effet « comme la diminution, l'atténuation ou l'extinction des masses d'excitations accumulées dans l'appareil psychique. » L'imagination maîtrise ou apaise ces excitations internes et externes en les transposant, et met le sujet dans les conditions mêmes où il voudrait se trouver en réalité. Les tendances du moi n'ont plus à tenir compte de cette réalité : la tendance sexuelle peut donc s'épanouir à son aise dans un domaine fictif. Sublimé, l'élément affectif qui compose la

(1) *H. Claude et Montassut. Les compensations idéo-affectives.*

tendance n'empêche pas cependant les impulsions purement sexuelles, érotiques de se réveiller. Dans l'impossibilité où elles sont d'être satisfaites, la compensation apparaît comme la seule manifestation possible de satisfaction.

Mais, si la sexualité y trouve son compte, le moi, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les autres tendances peut aussi être apaisé. Chez certains sujets en effet, la compensation, n'est que la traduction de leur désir d'exaltation des sentiments de personnalité. Elle est donc essentiellement égoïste. Réfréné, contrarié, l'individu prend ainsi sa revanche. Il se répond à lui-même de l'imperfection volontaire de son œuvre, en se représentant sa tendance idéalisée, ennoblie, en se prouvant à lui-même qu'à tort on l'a négligé, qu'on n'a pas assez compté avec lui.

Et ce n'est pas un mythomane qui travaille pour la galerie : au contraire, la représentation est uniquement intérieure. L'imagination cherche à résoudre le conflit qui s'était élevé entre le sentiment d'infériorité perçu (le mépris du Moi par la réalité) et le sentiment de personnalité qui veut se rehausser, pour prouver que même dans le cas qui a provoqué la lutte, il aurait pu se montrer à la hauteur de la situation. Le but de cette compensation est donc essentiellement fictif et s'il arrive au sujet de la réaliser, c'est parfois

pour se donner une preuve de plus de ce qu'il aurait pu faire. Une des formes courantes de satisfaction égoïste de compensation, est l'affirmation de la puissance virile, le but final étant d'utiliser cette protestation virile contre toute dépréciation de soi-même, par la perversion si c'est nécessaire.

Enfin la compensation peut apparaître comme un refuge, car elle évite l'apparition de tout nouveau conflit. Ici, débarrassée de tous les éléments affectifs qui l'accompagnaient et ne visant qu'à des buts sociaux (le facteur érotique n'étant considéré lui-même que comme un parasite) la tendance sexuelle ne se heurtera plus à ces aspirations vers l'Absolu, à ces désirs d'union intime et parfaite, que le sujet avait cru pouvoir associer à son amour, et dont l'expérience lui a montré l'inanité. Là, une compensation imaginative ou artistique permettra toutes les audaces, ou bien parce que personne n'y pourra lire le drame sentimental réel qu'elle recèle, ou bien parce que tout le monde pourra l'interpréter comme une manifestation purement fantaisiste. Ailleurs, la religion opposera la perfection compensatrice de ses dogmes, les ordres implacables de ses exhortations pleines d'amour de son Dieu, à la contingence des affections terrestres. De toute façon, le sujet échappera ainsi à toutes les humiliations que pourrait lui infliger une nouvelle expérience sentimentale.

LES MANIFESTATIONS DE COMPENSATION, PERMISES, DE L'INSTINCT SEXUEL.

Les manifestations libératrices ou compensatrices sont multiples, en effet, qui traduisent les réactions des individus. Sans doute, il est possible, sans en tomber malade, de supporter la privation de satisfaction de l'instinct sexuel. Sans doute, un amour intense et riche, qui prend les sens, le cœur et l'esprit est une chose splendide. Mais les occasions n'en sont pas communes, et la passion sexuelle est la plus riche en illusions et en déceptions.

Heureusement les tendances sexuelles sont extraordinairement plastiques. « Elles peuvent se remplacer réciproquement, l'une peut assumer l'intensité des autres, lorsque la réalité refuse la satisfaction de l'une, ou peut trouver une compensation dans la satisfaction d'une autre. Elles représentent comme un réseau de canaux remplis de liquide et communicants, et cela malgré leur subordination au primat génital : deux ca-

ractéristiques difficiles à concilier. De plus, les tendances partielles de la sexualité, ainsi que l'instinct sexuel qui résulte de leur synthèse, présentent une grande facilité de varier leur objet, d'échanger chacun de leurs objets contre un autre, plus facilement accessible, propriété qui doit opposer une forte résistance à l'action pathogène d'une privation (1). »

Parmi ces facteurs qui opposent une action pour ainsi dire prophylactique à l'action nocive des privations, il en est un qui a acquis une importance sociale particulière. Il consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé au plaisir partiel ou à celui que procure l'état de la procréation l'a remplacé par un autre but représentant avec le premier des rapports génétiques, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social : l'individu sublime sa tendance. Ce refoulement de l'instinct sexuel est favorisé par toute une série d'actions sociales et en particulier dans certains milieux par l'éducation. La religion et la morale se sont combinées pour présenter l'acte sexuel comme un expédient nécessaire. Certains de ces changements tiennent aux modifications que les conditions de la vie imposent à l'individu. « La passion amoureuse satisfaite, ou choquée dans ses aspirations, se transforme, se dissocie de bien des

idées, de bien des désirs qui s'attachaient à elle. Autrefois on mêlait l'image de la personne aimée à ses occupations, on travaillait pour elle, on en retrouvait la présence dans l'art, dans la poésie. Maintenant, on travaille pour sa famille, pour la société! Il reste une routine du cœur agrémentée de quelques réveils de sensualité.

Une autre modalité compensatrice de l'instinct sexuel sublimé, apparaît parfois dans l'amour maternel, surtout si les tendances affectives de la mère ont été heurtées dans leur idéal. Elle peut s'interdire toute nouvelle tentative amoureuse pour se consacrer uniquement à son enfant. Mais, il y a lieu de faire quelques réserves : l'amour maternel dans un pareil cas, peut parfois être considéré comme un véritable Œdipe complexe renversé. Les exemples en abondent dans la littérature : La « Curée » de Zola en est le type.

Mais de toutes, la plus fréquente est la compensation imaginative : « L'homme sain devrait renoncer à l'espoir de s'orienter dans le monde, s'il n'introduisait des fictions dans l'image qu'il se fait du monde et de sa propre vie. C'est dans les moments d'inquiétude et d'insécurité qu'elles manifestent leur action avec une force particulière, deviennent des impératifs de la foi, de l'idéal, du libre

arbitre; en dehors de ces moments, elles agissent en sourdine, dans l'inconscient (1). » L'instinct sexuel peut donc voir ses manifestations détournées vers l'irréel. L'illusion permet de substituer à la réalité désagréable un monde imaginaire qui tend à devenir la réalité et à recevoir de celui-là, les mêmes satisfactions que s'il était réel. Elle fournit ainsi le moyen de vivre heureux. « Toujours assoiffé de bonheur, l'homme cherche à réaliser ses tendances sans qu'il soit nécessaire de déployer un trop grand effort pour en assurer le triomphe. A la faveur de la compensation imaginative, il peut se détacher à loisir des réalités désagréables ou les piétiner à sa fantaisie, jusqu'à les rendre adéquates aux formes qui lui conviennent. Ainsi, anticipant sur l'avenir, l'amoureux rêve souvent aux avantages qu'il veut s'assurer. Nous retrouvons l'illusion chez le collégien distrait par sa puberté, dans les réminiscences du vieillard. L'instinct sexuel très puissant, est gêné par la société qui le contrarie, le restreint, en règle les manifestations. Mais il ne pousse nullement l'homme à la monogamie, la femme non plus d'ailleurs, ni à l'abstinence. Mais si, selon l'Écriture, « celui qui désire une femme a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur », combien d'hommes et combien de femmes ont évité l'adultère et l'impureté?

Adled. Le tempérament nerveux.

« Je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, disait Bussy-Rabutin, en parlant de Madame de Sévigné, mais je le tiens c... devant Dieu. »

Le domaine intermédiaire de la fantaisie jouit donc de la faveur générale de l'humanité et tous ceux qui sont privés de quelque chose y viennent chercher consolation et compensation. D'ailleurs cette fantaisie possède un chemin de retour qui ramène à la réalité, mais à une réalité objective qui ne sera peut-être pas perçue par l'imaginaire; elle sera le moyen pour d'autres de trouver soulagement et consolation dans les sources de jouissance de l'Art. « L'artiste, animé d'impulsions et de tendances extrêmement fortes, voudrait conquérir honneur, richesse, puissance, gloire et amour des femmes. Mais les moyens peuvent lui manquer de se procurer ces satisfactions. Il donne à ses rêves éveillés une forme telle qu'ils perdent tout caractère personnel susceptible de rebuter les étrangers et deviennent une source de jouissance pour les autres.

Il sait également les embellir de façon à dissimuler complètement leur origine suspecte. Il possède en outre le pouvoir mystérieux de modeler des matériaux donnés, jusqu'à en faire l'image fidèle de la représentation existant dans sa fantaisie et de rattacher à cette représentation de cette fantaisie inconsciente, une somme de plaisir

suffisante pour masquer ou supprimer, provisoirement du moins, les refoulements. Il s'attire ainsi la reconnaissance et l'admiration de la société, et conquiert par sa fantaisie, ce qui auparavant, n'avait existé que dans sa fantaisie : honneur, puissance et amour des femmes (1). » Ces tributs agréables de la gloire ont cependant été méprisés par quelques-uns : touchant à l'Absolu dans leur Art, ils ont refusé le retour vers la Réalité. Ce fut le cas de Michel-Ange.

Enfin, l'individu peut cristalliser, sublimer, l'énergie de son instinct sexuel détourné de ses fins normales, vers des aspirations religieuses. Lorsque M^{me} Ozanam se fût aperçue que l'affection de l'abbé Perreyre pour sa fille Marie, se tournait en amour, brutalement elle interdit au prêtre de revenir chez elle. Ce fut pour lui une immense douleur; il trouva un refuge dans la méditation et les exercices de piété : témoin, cette page poignante qu'il publia dans sa *Journée des Malades*, sous ce titre Le Crucifix :

— « Elle est venue, Seigneur, l'heure de la détresse et mon âme n'a pu en supporter le poids. J'ai senti toutes mes forces intérieures ployer en même temps sous le fardeau d'une amertume trop grande, un flot de larmes monter tout à coup et jaillir de mes yeux. Dans cette angoisse dont la violence m'a

(1) Freud. Introduction à la psychanalyse, p. 403.

effrayé, j'ai cherché du secours; j'ai promené mes regards autour de moi, j'ai cru que tant de souffrances finiraient par évoquer un consolateur mais j'étais seul, et le consolateur n'a point paru.

« Alors j'ai aperçu ton image, ô Jésus-Christ; l'instinct du salut m'a jeté sur elle; je l'ai saisie d'une main tremblante, et mon visage baigné de pleurs s'est reposé sur elle. On pleure bien sur ton visage, ô divin crucifié! Les larmes des hommes le connaissent. Il y a entre ta croix et les douleurs humaines une éternelle conformité. J'ai longtemps baigné de pleurs cette croix que tu baignas de ton sang. Je n'ai pas eu la force de prononcer une parole, mais il y avait dans le fond de mon âme celle que toi-même, ô Jésus, tu prononças au moment suprême: Père, je remets mon esprit entre vos mains! Alors la paix est venue. Une consolation étrange, inespérée, que j'ai senti ne point venir de moi-même, est doucement entrée dans mon esprit et, tandis que je m'étonnais de ce changement soudain, cette douceur a grandi jusqu'à devenir semblable à la joie.

« O croix de Jésus, consolation suprême, je n'oublierai jamais ce que tu peux contre les flots soulevés du désespoir, et comment tu sais transformer en paix et en douceur les larmes brûlantes. »

LES PERVERSIONS SEXUELLES, MANIFESTATIONS DE COMPENSATION.

Tous les sujets, privés d'obtenir la possibilité d'une satisfaction sexuelle normale, ne deviennent pas pervers. Si le besoin emprunte des voies de satisfaction anormale, on peut admettre qu'il existait chez ces personnes quelque chose qui les prédisposait à ces perversions : le caractère joue un rôle prépondérant dans leur apparition. Le choc affectif n'est que la cause occasionnelle. D'autre part, la psychanalyse a montré que les tendances perverses « plongent par leurs racines dans l'enfance, que les enfants portent en eux toutes les prédispositions à ces tendances, qu'ils manifestent dans la mesure compatible avec leur immaturité, bref, que la sexualité perverse n'est pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières (1). »

L'étude du caractère « sexuel » de l'individu se heurte à une première difficulté : la définition même de la sexualité. « La sexualité est l'ensemble des faits biopsychologiques traduisant chez l'individu une certaine

(1) *Freud. P. 334.*

impulsion qui, lorsqu'elle est suffisamment extériorisée dans le comportement, aboutit chez l'adulte au désir, puis à la possibilité de l'accouplement; impulsion produisant, lorsqu'il y est répondu de manière adéquate, une certaine satisfaction; qui, lorsqu'elle est suffisamment précise dans la conscience aboutit à une jouissance spécifique (1). »

Une seconde difficulté vient de ce que l'instinct sexuel, aussi bien disséqué soit-il par le psychiatre, ne peut être suffisamment isolé des autres instincts, tellement sa socialisation par l'ambiance, et sa spiritualisation par l'individu l'ont transformé. « Dès qu'on tente l'analyse de la sexualité chez l'homme, une complication surgit, née de la constatation pure et simple, d'ailleurs immédiate, d'autres forces instinctives apparemment fondamentales, en état de relation intime, sinon de combinaison avec l'instinct sexuel. Même en groupant sous le nom d'instincts du Moi, toutes les autres tendances qui ne sont pas l'instinct sexuel dont on les sépare : instinct de conservation, instinct de liberté, instinct d'influence sociale... il n'est pas sûr que nous ne dissocions pas deux éléments d'une même personnalité indivisible. L'instinct sexuel porte l'empreinte du moi, qu'il soit ou non adopté (2). » :

(1) *Hesnard. L'Individu et le Sexe.*

(2) *Hesnard. Loc. cit.*

Il faut donc étudier la sexualité de ces pervers, dans ses rapports avec le moi, et avec la société, malgré le caractère un peu arbitraire de ces séparations.

En définissant la sexualité, nous avons vu qu'elle était la source de deux facteurs : un facteur génital : c'est l'impulsion à l'acte et un facteur affectif : c'est l'émotion sexuelle. Ces deux facteurs peuvent être très inégalement développés : unis chez l'un, avec prédominance du second facteur affectif; dissociés chez d'autres, avec prédominance du premier élément, purement génital. Ce cas ne nous intéresse pas. C'est le fait des pervers instinctifs, des fous moraux, de pervers accidentels, vicieux ou snobs qui font de la perversion « quand elle est à la mode, comme on s'habille au goût du jour. Elle n'est que la marque d'un sot esprit, d'une intelligence très bornée, souvent même par de la dégénérescence à laquelle prétendent leurs auteurs (1). » Chez eux, l'exaspération sensuelle « est la conséquence directe et immédiate de l'émancipation des impulsions sexuelles organiques à l'égard des tendances psychiques de l'amour. Celles-ci doivent être chez l'homme normal de nature à retenir, à saturer ou tout au moins à fixer l'appétit génital et physique en le destinant à des buts vitaux complexes; elles font de cette impul-

(1) *Lauphs*. Perversions et perversités sexuelles.

sion animale, un moyen en vue d'une fin, qui est l'amour, condition de toute satisfaction affective intégrale de l'individu.

Non incorporée à la personnalité dont elle satisfait au début un penchant naturel et nécessaire biologiquement finalisé, l'impulsion érotique se développe pour son propre compte, s'hypertrophie, tend à absorber toutes les forces de l'être ou tout au moins à s'épanouir à ses dépens. La sensualité physique se développe comme de façon parasitaire exubérante, à l'instar du besoin toxicomaniaque des amateurs de stupéfiants : jamais satisfaite, elle incite l'individu à en rechercher de plus en plus l'assouvissement, jusqu'à déterminer de graves dommages de l'être affectif (1). »

Mais chez le faux pervers par compensation, l'impulsion génitale est peut-être moins violente, tandis que les émotions sexuelles croissent en importance. C'est qu'il est doué d'une grande sensibilité affective foncière. Impressionnable à l'excès, il est accessible surtout aux sentiments les plus tendres de famille, d'amour filial ou paternel, d'amitié, de bonté, de compassion. Mais en échange de cette sympathie qu'il généralise à tous, il demande à être aimé, il a besoin de tendresse. Enfant, il aimait à être caressé; au collège, vivement impressionné par l'art romanti-

(1) *Hesnard. Loc. cit., p. 115.*

que, il s'est complu à en admirer les héros et il se les est donnés pour modèles. Fuyant les jeux bruyants, il recherchait des relations plus calmes, de « ces passionnettes de lycée ou de couvent, en majorité très platoniques et restant toujours telles, qui n'ont rien de l'amitié et tout de l'amour : même besoin exclusif de l'être aimé, même recherche de sa personne, de son bras, de sa taille pour s'appuyer, mêmes solennels serments de s'aimer toujours, mêmes scènes de jalousie (1). » Au moment de son initiation religieuse, il a pu s'enthousiasmer de pasteurs dont il rêvait le fécond sacerdoce. Devenu jeune homme, il s'est donné aveuglément à ses premières amours, sans penser qu'il en pourrait jamais revenir, riche de sa déconvenue et de ses larmes. Déjà, en effet, il possédait un idéal amoureux très élevé. Les rêves d'adolescent étaient ceux d'un véritable passionné, avec les mêmes aspirations vers l'Absolu.

Très influençable, sa susceptibilité fut très marquée à certains contacts, à certaines influences, ou bien, de gens ayant une volonté à lui imposer, ou bien plutôt, d'amis ayant une sympathie à partager. D'ailleurs son pragmatisme a pu s'en ressentir, continuellement subordonné à la sympathie ou à l'antipathie.

Lauphs. Loc. cit.

« Impressionnables à l'excès, ils ressemblent à des instruments en vibration perpétuelle, et ils vivent surtout intérieurement. Il y a rupture d'équilibre entre les sensations internes et les sensations externes qui prédominent. Pessimistes, parce qu'une expérience vieille comme le monde prouve que les sensitifs souffrent plus d'un petit malheur qu'ils ne jouissent d'un grand bonheur (1). »

Rêveur dès son enfance, aimant à s'isoler pour jouir plus librement de ses constructions chimériques, où l'imagination était dominée par l'affectivité, il préfère la méditation sentimentale, la contemplation, au rêve d'action.

Timide, craintif souvent, il s'est comporté comme un psychasténique, n'osant appréhender le réel, avant la moindre entreprise, après le moindre échec. Se sentant insuffisant, il a cherché très tôt à s'unir un compagnon pour s'éviter toute nouvelle défaillance dans la réalité.

A ce caractère affectif, il a joui des impulsions sexuelles violentes : sensuel, il a imprégné de sa libido toutes ses autres tendances, au point de les y soumettre. « La ténacité avec laquelle la libido adhère à certaines directions et à certains objets, la viscosité pour ainsi dire de la libido, nous apparaît comme un facteur indépendant, variant

(1) *Ribot*. Psychologie des sentiments.

d'un individu à un autre et dont les causes nous sont totalement inconnues. On observe une pareille viscosité de la libido chez l'homme normal et, à titre de facteur déterminant, chez les pervers (1)

Ainsi donc, le sexuel se présente comme un affectif, rêveur sentimental « vibrant et affligé d'un grand besoin de tendresse, surtout passif, très sensuel, au moins en puissance. »

Vis-à-vis de la société, il se comportera normalement le plus souvent, malgré la subordination de son activité pragmatique au primat de son affectivité et malgré sa tendance au rêve. Ce n'est que dans le domaine « sexuel » qu'il se comportera comme un schizoïde et cette manière de vivre, loin d'être constitutionnelle, n'apparaîtra que secondairement, à la faveur d'un événement traumatique purement accidentel. « Il se réfugie dans un monde imaginaire, à la faveur d'une duperie consciente et d'essence affective. L'adolescence est ici une période critique et l'adaptation aux conditions sociales ne se fait pas sans heurt. Déçu par les premiers mécomptes et d'autre part, toujours en quête d'amours impossibles, d'assouvissements sensuels ou idéaux nouveaux, sinon d'ambitions irréelles et mal exprimables, il souffre d'une pénible discordance entre le rêve et la vie pratique, entre certaines de ses aspira-

tions secrètes et l'ordre implacable des choses ou des êtres tel que la nature l'a établi (1). » Ce sujet, qui n'a pas voulu admettre les conditions que lui imposait la société dans la voie d'une sexualité normale se retranche dans le rêve pour satisfaire ses tendances érotiques, parce qu'il méprise les compensations normales ou plutôt parce qu'il est tellement enchaîné à ses lignes d'action affectives qu'il les prend à la lettre et cherche à les réaliser coûte que coûte, comme il les a conçues. La rêverie n'apparaît que comme un temps intermédiaire, car il est capable de reporter en dehors de lui, l'affection dont il a embelli sa créature imaginaire. Sans doute, dans la réalité, son pragmatisme restera-t-il souvent influencé par l'antipathie ou la sympathie que lui inspireront les conditions offertes par la réalité. Mais il ne s'en ressentira jamais autant que celui de schipeide dont la vie toute en dedans néglige de se manifester.

Un autre facteur étiologique des compensations perverses a été introduit par Freud : en présence du conflit, « si la réalité se montre impitoyable, alors même que la libido est disposée à adopter un autre objet à la place de celui qui est refusé, celle-ci sera finalement obligée de s'engager dans la voie de la régression et de chercher sa satisfaction soit dans l'une des organisations déjà dépas-

(1) *H. Claude et Montassut. Loc. cit.*

sées, soit dans l'un des objets antérieurement abandonnés. Ce qui attire la libido sur la voie de la régression, ce sont les fixations qu'elle avait laissées à ces stades de son développement. Lorsque les régressions ne soulèvent aucune opposition du moi (et c'est le rôle du rêve de donner libre cours à ses tendances) tout se passe sans névrose, et la libido obtient une satisfaction réelle sinon toujours normale (1). » « Il est possible que certains des éléments de la tendance sexuelle se soient attardés au cours de son évolution, à des phases de développement antérieures, infantiles, alors que d'autres ont pu atteindre leur but final. La « fixation » constitue le fait, prend une tendance partielle de s'être attardé à une phase antérieure. Fixation et régression ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Plus la fixation est forte au cours du développement, plus il sera facile à la fonction d'échapper aux difficultés extérieures par la régression, et moins la fonction formée sera en état de résister aux obstacles extérieurs qu'elle rencontrera sur son chemin (2). »

Mais il est des cas où fixation et régression semblent ne jouer aucun rôle. Par l'interrogatoire approfondi du sujet et de son entourage, par la psychanalyse, il n'est pas pos-

(1) *Freud. Loc. cit., p. 386.*

(2) *Freud. Loc. cit., p. 367.*

sible de retrouver dans la vie infantile, un événement qui puisse en imposer pour une fixation : il s'agit de ces cas où, seules, les conditions extérieures paraissent être intervenues dans la genèse de la perversion sexuelle; sans elles, le sujet ne serait jamais devenu un pervers. Le caractère fut un facteur prédisposant, l'événement traumatique, la cause occasionnelle, et la perversion est apparue par un mécanisme que nous allons maintenant étudier. La rêverie que nous verrons intervenir dans ce mécanisme est une pure production fantaisiste : jamais le sujet n'aurait eu à recourir à ces représentations supplétives sans la nécessité contraire. Elles sont un produit de son imagination uniquement et non pas des « fantaisies primitives » émergées de son subconscient : rêverie et perversion qui en est la suite, apparaissent comme une surproduction de la sexualité.

MECANISME PSYCHOLOGIQUE DE LA COMPENSATION PERVERSE

Nous avons vu que la compensation apparaissait à propos d'un conflit. Nous avons vu quels en étaient les protagonistes.

Etudions maintenant les principaux rouages du mécanisme psychologique des compensations perverses.

Dans un premier temps, la compensation exige une évaison du réel. Par cette fuite, elle supprime les facteurs gênants. D'une part, le conflit qui s'était élevé entre le moi et les autres tendances, c'est-à-dire entre les tendances sexuelles d'un côté, les principes de morale, l'idéalisation du sentiment d'amour, les principes sociaux, la censure de d'éducation d'un autre côté, va s'aplanir du fait que le moi va être refoulé. La résistance résultant du produit des forces du moi est anéantie. Et, par une sorte de balancement, l'énergie dynamique qui était attachée à cette résistance, semble se reporter sur la tendance sexuelle.

D'autre part, le complexe instinct sexuel — réalité se résoud de même. « La perte du

contact intime avec l'ambiance, l'absence de la notion du réel et du présent, sont des états fréquents en psychologie courante. Ils s'opposent à la vie animale toute préoccupée de l'instant et du milieu. » Normalement, le mouvement de nos pensées et de nos tendances, permet une fixation sommaire dans le présent, autorise une connaissance superficielle et toute relation des données objectives de la réalité. « Il n'est donc pas étonnant de voir utiliser ce détachement passif de l'ambiance au cours de la compensation et de constater combien l'esprit y est peu disposé à s'inspirer du monde extérieur qui corrige et inhibe l'éclosion spontanée des images mentales (1). »

Cette rupture avec la réalité exige une obtusion intellectuelle plus ou moins passagère. Mais, ce qui est le plus touché, chez l'individu qui compense, c'est la valeur de sa critique, de son jugement. Car ses facultés perceptives, s'il les détache de la société, y prennent cependant des complicités qui favorisent la compensation. Il puise dans la réalité extérieure des éléments qu'il pourra employer en leur donnant la teinte de son caractère et rejette systématiquement ce qui pourrait nuire au rêve qu'il va élaborer.

Ici donc encore, il y a comme un refoulement, incomplet certes, de la réalité, de

(1) *Terrin*. Thèse Paris 1926. Les compensations, idéo-affectives.

même qu'il y avait eu un refoulement des tendances du moi. Il est difficile d'employer ce mot refoulement, au sens freudien du mot : c'est par un processus conscient que le sujet se sépare de ce qui le gêne.

Et comme Pascal, après avoir fait table rase de ses connaissances, il va édifier un système avec les éléments qui lui restent : sa tendance sexuelle, son imagination, son caractère, ses facultés critiques disparues, ou du moins très diminuées, « le flou, l'effacement des contours, les demi-teintes », de ses perceptions diminuées, permettent d'échafauder son rêve.



Ayant ainsi fait disparaître les éléments qui le gênaient, l'affectif va créer un monde imaginaire où il éprouvera toutes les satisfactions que réclame le complexe idéo-affectif qui a déterminé le conflit. Dans un « rêve éveillé », il imagine des scènes, des situations, des événements où son égoïsme, son ambition, son besoin de puissance, où ses désirs érotiques, son désir d'être aimé trouvent leur satisfaction complète. Et tandis que ce rêve est abandonné au bout de peu de temps par le sujet normal, chez le compensant, il sera maintenu, formant de longues histoires,

s'adaptant à des conditions de vie que le sujet aurait voulu trouver dans la réalité. « L'imagination ayant défait les données des sens, de la mémoire, du jugement, regroupe harmonieusement ces données pour leur donner les apparences du réel ». Lorsque le sujet peut réaliser normalement ses tendances, la satisfaction imaginaire est superflue. Mais, dans le cas contraire, celui qui nous intéresse, l'individu « trouve un refuge dans un monde imaginaire, où il peut sans heurt, satisfaire ses moindres désirs. La réalité lui refusant la réalisation de ses utopies, il en est réduit à faire de plus en plus appel à l'imagination. » Les désirs intimes s'extériorisent ainsi dans un cadre préformé et se justifient à ses yeux. L'imagination, grâce à son objectivité permet non seulement de se réfugier dans un monde fictif, mais encore de lui donner les apparences de la réalité et de la vie, s'aidant pour cela, des facultés perceptives qui restent à l'individu. « Dans l'activité de sa fantaisie, l'homme continue donc à jouir par rapport à la contrainte extérieure de cette liberté à laquelle il a été obligé depuis longtemps de renoncer dans la vie réelle. »

« Le monde intérieur est devenu le seul monde habitable, car dans ce nouveau monde, les plus invraisemblables chimères ne se heurtent plus au critère objectif. L'imagination ajoute en force, en beauté, aux élé-

ments dont elle s'empare. Elle se nourrit moins de sensations et de perceptions que de souvenirs, de pensées et de cénesthésie affective. « Le facteur affectif est le ferment sans lequel aucune création n'est possible », a dit Ribot. Les instincts, les inclinations, les besoins, les désirs se servent des infinies combinaisons de l'imagination pour triompher dans un univers plus facile que le monde extérieur : le monde intérieur.

Le thème adopté est souvent en rapport avec un choc moral ancien dont il s'agit de compenser de fâcheux effets. Ce thème a la plupart du temps un rôle apaisant sur ce qu'on a appelé le complexe affectif. Autour de ce complexe, les créations imaginatives se forment, se multiplient, se débordent et créent une vie intérieure fictive et consolée. Le sujet a conscience d'être à la tête de ses conceptions imaginatives (1). »

Chez les pervers d'occasion, le moi, débarrassé de toute entrave morale, cède au cours de ses rêveries, à toutes les exigences de son instinct sexuel, à celles que notre éducation esthétique a depuis longtemps condamnées et à celles qui sont dans l'opposition la plus formelle avec toutes les règles de restriction morale. « La recherche du plaisir, ce que nous appelons la libido, choisit ses objets

(1) *Borel et Robin. Les Rêveurs : l'Evolution psychiatrique, 1925.*

sans rencontrer aucune résistance, et elle choisit de préférence les objets défendus; elle choisit non seulement la femme d'autrui, mais aussi les objets auxquels l'accord unanime de l'humanité a conféré un caractère sacré : l'homme porte son choix sur sa mère et sa sœur, la femme sur son père et son frère (1). »



Nous venons devoir le rôle de l'imagination dans le rêve. Nous en avons vu le but et le contenu, la satisfaction des tendances réprimées. Mais chez le pervers par compensation, l'affectivité fournit une autre polarité à son rêve : avec son rêve sentimental, son imagination réalise une production affective de tous les instants, qui s'insinue dans le monde psychique en y rappelant sans cesse le moi intime, et surtout ses tendances affectives.

Et le Moi bâtit son idéal. Il se sert pour cela de sa mémoire affective. Il rappelle dans le présent ses émotions antérieures, les fixe pour leur donner une consistance, sur un être irréel. N'ayant pas su, comme Goethe avec Werther, comme Musset dans ses Nuits, sublimer son émotion dans une œuvre d'art, n'ayant pas su comme l'aurait fait la plupart

(1) *Freud. Introd. à la psychanalyse.*

des hommes, transformer son état affectif en image intellectuelle simple, dépouillée de tout le cortège émotionnel antérieur, il revit son émotion, il la rumine. Le fait brutal est plus ou moins oublié : le sentiment persiste : il le poursuit, il en vit. Mais, si la mémoire intellectuelle peut ramener à l'esprit, une image ou une idée exactement conformes à leur première perception ou conception, la mémoire affective y arrive très difficilement : elle reproduit, et aussi, le plus souvent, elle ajoute, ces additions revêtant un caractère partiel et arbitraire (celui-là même qui fut la cause du rêve affectif) par le fait du caractère essentiellement émotif et « sexuel » du sujet. « Par l'effet d'une reviviscence spontanée et d'une rumination intérieure, ce souvenir « fait boule de neige (1). »

L'affectif, en s'exagérant l'émotion dont il a souffert après son traumatisme moral, va chercher à justifier sa conduite et à compenser sa défaite dans la réalité, en se créant un amour à lui que personne ne pourra lui ravir. Véritable passionnel dans un cas, ami tendre dans un autre, il s' imagine vivant avec un être idéal, lui soumettant toutes ses pensées, tous ses actes, se conformant à ses désirs. Mais cette union spirituelle est sans heurt, car l'amant idéal est sa construction, bâti suivant ses plans et ses désirs. Entente

(1) *Ribot. Problèmes de psychologie affective.*

parfaite, aspirations vers l'absolu, le sujet rêve de les sceller par le don absolu de soi-même, par une union mystique à un amant idéal. L'amoureux le plus banal dit et écrit : « Je suis à toi. Nos deux cœurs n'en font qu'un. »

L'affectif qui compense en imagination, imagine cette possession réciproque indissoluble. L'un et l'autre pensent que l'amour est le sentiment où s'affirme le plus fortement ce désir de fusion, cette tendance à l'unité; l'un et l'autre aussi semblent oublier que l'amour n'empêche pas la différenciation spirituelle des êtres, et l'un et l'autre sont heureux, car la souffrance de l'amour malheureux ne vient, dit Proal, que d'un impérieux besoin d'union qui n'est pas satisfait ». Mais, si l'amoureux choisit son partenaire dans la réalité, le rêveur se le crée de toutes pièces, ne redoutant pas ainsi la déconvenue d'une réalité trop incertaine. En effet, il ne voit dans l'Amour, comme l'étrangère de Mantinée, que l'aspiration vers un absolu : « Pour les corps qui sont beaux, il a plus de tendresse que pour ceux qui sont laids, et quand il rencontre une belle âme, noble, bien née, la tendresse qu'il a pour cet ensemble est alors à son comble : en face d'un tel être il se sent immédiatement plein de ressources

En effet, le sujet va mettre son rêve en action. Il ne peut pas en vivre, car il en perçoit le caractère fictif. Ce n'est pas un délirant, car il ne croit pas aux fictions qu'ils s'est proposées. Ce n'est pas un mythomane qui exprime des idées, expose des histoires, émet des affirmations à la réalité desquelles en dehors de toute expérience et de tout raisonnement, attache immédiatement sa croyance. « Le mythomane, réalisant d'emblée ses associations d'idées, transporte dans le monde extérieur des créations subjectives, en leur confiant tous les caractères de l'objectivité. Il procède par intuition, par auto-suggestion, après invention (1). »

Le sujet qui compense, imagine en effet pour lui : il n'a pas besoin de spectateurs, il n'en veut pas. Il ne cherche pas à se mettre en valeur par une fabulation sans cesse renouvelée. Ses états d'âme, nul ne les connaît. Ils sont stables, profondément enracinés et il se rend compte d'autre part, que ses aspirations ne sont pas la réalité, que l'être idéal qu'il s'est donné, est seulement une fiction qu'il voudrait rendre réelle. S'il vit avec ses aspirations, il n'en vit pas et il cherche à les objectiver, à les incarner dans un individu qui réponde à l'image qu'il s'était faite. Sa passion prend sa source dans un élan vrai et profond du cœur; il ne l'échangera pas

(1) *Dupré et Logre*. Le délire d'imagination.

pour une autre : l'amour restera son but exclusif.

A l'égard de son rêve, il ne se comporte pas non plus comme un schipoïde, car sa compensation idéative a une fin réelle. Tant que celle-ci n'est pas réalisée, il souffre de l'humiliation que ne connaît pas le schizoïde; elle lui est infligée en effet par le monde extérieur où il veut retrouver sa place. Sans certaines conditions sociales, jamais il n'aurait eu besoin de recourir à la vie intérieure dans laquelle il s'est retranché. Son pragmatisme n'est pas déficient. Dans le seul domaine affectif il s'est mis au ban de la société : du point de vue social, son comportement est normal dans les autres domaines.

Ce n'est qu'exceptionnellement que le sujet se comportera comme un véritable schigoïde, vivant « tout en dedans », dédaignant même la société pour manifester les tendances de son instinct sexuel. Il les refoule alors et le caractère narcissique en apparaîtra dans leurs manifestations auto-érotiques, « décapitant l'instinct sexuel de sa fonction sociale de collaboration affective avec un autre être. » Devant l'acte sexuel normal « il se perd dans l'Imagination, ou Narcissisme imaginatif, qui consiste à préférer le rêve voluptueux, quel qu'il soit, à l'acte sexuel social et dans lequel, l'Individu, en vertu d'une illusion objectivante, ne jouit guère que de lui-même (1). »

(1) *Hesnard. L'Individu et le Sexe.*

Le plus souvent, le sujet revient donc à la réalité, parce qu'il a besoin d'elle pour objectiver son rêve. Ayant idéalisé ses tendances, ayant idéalisé leur objet, d'une part — d'autre part, se trouvant en contact avec les données élémentaires que sa perception volontairement obtuse lui laisse prendre en dehors de lui, il objective son rêve un peu au hasard. Il rapporte à un être vivant, les caractères idéaux dont il avait paré sa production sentimentale; mais il se contente d'une approximation, négligent de la morale et des lois sociales, se complaisant dans la perversion s'il juge qu'elle seule répond à ses désirs. Son jugement, bien que déficient perçoit ce que cette réalisation a de faux, tout ce que la morale peut avoir à redire : ne pouvant trouver mieux, il accepte l'anormal, parce que c'est l'anormal qui se rapproche le plus de son rêve, craignant de retrouver dans la norme ces mêmes conditions qui ont rendue malheureuse une expérience antérieure. C'est ainsi que peuvent s'expliquer certaines perversions sexuelles acquises : homosexualité, pédoplie, onanisme, etc...

Conscient de son rêve et de son bel idéal préformé, conscient aussi de l'objectivation arbitraire de son rêve, le sujet luttera peut-être quand il reviendra à la réalité. Mais il cédera bien vite, car jamais ces luttes intérieures ne prendront le caractère obsessionnel angoissant et douloureux de celles qu'ont

à subir les psychasténiques. La perversion se présente à lui comme une issue normale, qu'il s'autorise, tandis que le psychasténique en souffre: dès que la perversion se présente à lui, à son esprit: « il la chasse par la raison, mais elle revient par intervalles avec une obstination toujours croissante qui commence à jeter le trouble et l'anxiété dans l'âme de ces malades. Ce trouble et cette anxiété augmentent et se traduisent par une impression de malaise et d'angoisse... Puis la raison se trouble et l'impulsion sexuelle perverse prend possession de l'esprit du malade et s'impose à lui sous forme d'une obsession incessante. Il a conscience de son état de sa triste situation; il a horreur des mauvaises suggestions qui l'assailent, il en sent toute l'atrocité, il en saisit les affreuses conséquences, il lutte énergiquement contre elles, il fait des efforts désespérés pour les conjurer, il fuit les lieux qui pourraient le faire succomber (1). »

Il sent son impuissance contre les horribles suggestions auxquelles il est en lutte; il éloigne de lui l'objet de sa tentation. La résistance est plus ou moins opiniâtre suivant la force de l'impulsion. Finalement, il succombe presque toujours dans cette lutte inégale et acharnée. Et quand l'acte est consommé, il s'opère une sorte de détente et de soulagement amer, mélange de satisfaction

(1) *D'après Limas* : Dictionnaire Dechambre, art. Manie.

de l'instinct apaisé, de répugnance pour la perversion accomplie et sa propre perversité. Témoins, les luttes de ce malade, timide pour qui la masturbation réciproque avec un valet de ferme, paraissait plus simple, plus pratique, plus facile qu'une intrigue féminine : celle-ci aurait nécessité des préliminaires qui lui semblaient très difficiles et des demandes précises qu'il n'aurait jamais osé faire. Plus tard, étant soldat, il eut d'abord une sexualité normale. Puis ses souvenirs anciens revinrent à sa mémoire, éloigné qu'il était des femmes par sa timidité et sa crainte des maladies vénériennes. « Il se rejetait alors vers l'étude, vers tout ce qui l'intéressait dans son métier et récupérait le calme, jusqu'à ce que des désirs sexuels impérieux viennent à nouveau jeter le trouble. Il ne devait pas s'en tenir à la masturbation et bientôt, l'attirance vers certains hommes qui n'avait fait autrefois que l'effleurer, se précisa davantage. Elle revêtit un caractère impérieux et impulsif qui annihila peu à peu sa volonté et l'amena à commettre les actes délictueux qui lui furent reprochés. Les conversations qu'il eut avec les jeunes gens qui l'attiraient n'aboutissaient pas toujours à des résultats combinés. Souvent D... pouvait se contenir suffisamment pour quitter ses interlocuteurs et aller pratiquer seul la masturbation. Mais à quatre reprises il succomba. Il avait parfaitement conscience du

caractère anormal de ces actes, il comprenait tout ce qu'ils avaient de dégradant pour lui, aussi ne voyait-il revenir qu'avec une douleur profonde son obsession, dont il connaissait bien le caractère impulsif. Il luttait contre elle, recherchait la société de camarades neutres. Bien souvent, dit-il, à son insu, le chef de sa batterie joua le rôle d'ange gardien. Pour fuir cet état morbide, il lui arriva même de demander des permissions de courte durée, pour aller retrouver dans sa famille le calme perdu. Au moment de ces paroxysmes, D... devenait nerveux, incapable de concentrer son attention sur quelque chose d'autre que son obsession, qui peu à peu devenait si impérieuse que l'accomplissement de l'acte sexuel anormal devenait, dit-il, impossible à éviter. Cela seul, pouvait amener chez lui une détente et un soulagement, malheureusement toujours brefs, car bientôt, la souffrance morale et le remords venaient le bouleverser. Les nuits étaient sans sommeil et l'idée de dominer ce triste état était la seule condition qui lui permettait de retrouver un peu de calme. Il ajoute qu'à plusieurs reprises, désespéré, il aurait eu recours au suicide sans l'appui de ses croyances. Il rechercha en effet souvent dans l'exercice de ses devoirs religieux un dérivatif. Il fut soulagé par la confession : elle lui procura le calme que donne l'aveu des fautes et leur pardon; malheureusement son sauve-

tage moral fut toujours temporaire et il lui manqua un directeur de conscience psychologue et expérimenté.

La confession de D... se termine par une crise profonde de désespoir, au cours de laquelle il pleure abondamment. Il juge à son niveau réel la gravité de sa situation, voit sa carrière brisée, sa vie perdue, annihilée par des fautes, qui rendent stériles des efforts réels vers le bien (1). »

La perversion par compensation apparaît au contraire comme un refuge contre l'hostilité des conditions extérieures. Simple manifestation de remplacement tout d'abord, la perversion ne paraissait qu'une révolte de l'instinct sexuel; puis le sujet y trouvant des satisfactions possibles, s'en accommode et la considère dès lors comme une sorte de supériorité : la perversion fut pour lui une découverte qui a pu être pénible, parce que malgré tout, il restait attaché aux règles édictées par la société. Maintenant, il n'est plus question pour lui de domaine défendu. Sa sexualité a changé de domaine, parce qu'il a trouvé dans la perversion des associations compatibles avec sa tendresse et sa sexualité. Il possède ainsi le moyen de parvenir à la plénitude de la satisfaction amoureuse.

(1) D'après une observation de M. Gautier, agrégé au Val-de-Grâce.

ONANISME

L'onanisme est souvent un refuge. Par une sorte d'instinct de défense, l'individu se jette dans une issue qui protège sa personnalité. Redoutant l'action qui lui fait peur, en le forçant soudain à sortir de lui-même, il fuit la sexualité normale où il n'a rencontré que déboires. Il se sent infiniment différent des autres, de par la retenue de son expansion affective, il s'abrite donc dans le rêve. L'imagination sensuelle et la sensibilité générale s'exaltent : une véritable « incontinence de pensées » plus spécialement intéressée par la pensée sexuelle détermine des impulsions à l'onanisme. « On a l'impression d'assister au point de vue moteur, aussi bien qu'au point de vue psychique à une libération et l'onanisme ne résiste pas au débordement imaginatif : la masturbation devient synonyme de consolation, oubli, compensation (1). »

A..., trente-cinq ans, chauffeur-livreur, a été arrêté sous l'inculpation de tentative de viol. En 1928, il a déjà été condamné pour le même motif à deux ans de prison.

(1) L'Evolution psychiatrique, 1929.

« Le .. juin 1928, j'avais été chargé par mon patron, qui est fumiste, d'aller vider une voiture de suie dans un champ, près de V... Je me suis attardé dans divers débits au cours de ma route. Quand j'arrivai à l'endroit indiqué, j'étais complètement ivre. Après avoir fait mon travail comme je pouvais, plutôt mal que bien, je revenais avec mon camion dans un chemin de terre à travers champs. Il était peut-être quatre heures de l'après-midi. J'ai vu une jeune fille d'environ quinze ans qui se promenait. Sans autre préambule, je me suis avancé vers elle, paraît-il, je lui ai relevé les jupes et j'ai essayé de la violer. Des témoins seraient accourus pour la délivrer. Je n'ai pas été arrêté immédiatement mais seulement le lendemain. Je ne nie pas les faits, car je ne me souviens absolument de rien : j'étais tellement ivre que mon patron, prévenu, a dû venir pour rentrer son camion, et moi avec. Cette histoire que je regrette beaucoup m'a valu deux ans de prison. »

Interrogé sur les faits qui se sont passés le .. septembre 1931, voici ce qu'il dit : « Comme en 1928, je me suis livré, paraît-il, à des actes de violences sur une jeune fille que je n'avais jamais vue. Je me serais jeté sur elle. Je ne sais rien, sauf ceci que des passants sont venus immédiatement à son secours et qu'ils m'ont fait arrêter. Cette fois encore, j'étais complètement ivre ». Quand on lui demande la raison de ces violences, il dit les désapprouver entièrement, jurant que jamais, en dehors de l'ivresse, il n'aurait commis d'actes semblables, qui, d'ailleurs, ne lui seraient pas venus à l'idée. « Je sais que d'être saoul n'est pas une excuse. J'ai payé une fois. Je paie encore : c'est justice. Mais je ne m'explique pas pourquoi j'ai fait ces deux tentatives de viol. »

Interrogé sur sa sexualité, il dit n'avoir aucune relation féminine, et n'en avoir plus eue depuis 1926 : « J'ai eu une histoire, une sale histoire. J'ai été trompé : je ne veux plus recommencer ».

« J'avais dix-huit ans quand la guerre éclata. En 1915 je suis parti au front. Pendant son repos, à l'arrière, il connut sa première maîtresse. A la fin de cette année-là,

je fus blessé par un éclat d'obus très gravement, à la poitrine. Je fus évacué dans un hôpital de Paris. Là, comme beaucoup de camarades, j'avais une « marraine ». Elle me gâtait beaucoup. Quand je sortis, elle devint ma maîtresse et je la voyais très souvent pendant ma permission de convalescence. Mes parents voulaient que je l'épouse. Puis, en 1918, je fus repris et envoyé sur le front d'Orient, où je suis resté jusqu'à la fin de la guerre; je servais de chauffeur au général X... Je continuais à correspondre avec ma marraine et fiancée. Après l'armistice, de retour à Paris, je l'ai revue et j'ai vécu avec elle. Mais je me suis aperçu que son « marrainage » était multiple, et que je n'avais pas été son seul « filleul ». Sans doute, elle m'avait aidé de ses envois en argent, en vivres, mais aussi, elle avait pris et gardé l'habitude de très nombreux filleuls. Mes parents voulaient toujours nous faire marier, moi, je ne consentais plus. Je me suis brouillé avec eux, à cause de cette femme, et ne les ai plus revus.

Aussitôt après la guerre, j'avais repris ma place chez mon ancien patron, employé en qualité de fumiste. Là, je fis la connaissance d'une employée. Elle me paraissait plus sérieuse que l'autre, plus affectueuse. Aussi, je décidai de renvoyer là « marraine ». J'espérai de cette employée faire ma femme, certain de trouver en elle une bonne maîtresse de maison, et aussi beaucoup d'amitié, autant que j'en avais pour elle. Je me mis en ménage. Une fois encore j'eus la malchance. Autant que l'autre, celle-ci me trompait, faisait la « grande noce ». Averti par des camarades, de ses fréquentations, je suis arrivé un jour à la prendre sur le fait. Je l'ai mise à la porte de chez moi. Après son départ, je me suis aperçu du vide qu'elle laissait derrière elle, et j'étais très malheureux de vivre seul. Je consentis donc à la reprendre. Trois fois je l'ai renvoyée, trois fois je lui ai demandé de revenir. Car, si elle était légère, du moins j'avais été heureux durant les premiers temps de notre liaison et j'espérais encore me l'attacher, l'obliger à m'aimer, en l'aimant beaucoup.

Un soir, en revenant de travailler (j'étais allé dans la banlieue pour une réparation qui m'avait pris toute la

journée), j'ai trouvé l'appartement vide : plus de maîtresse, plus de meubles, plus rien, absolument rien. J'étais complètement découragé. J'ai quitté mon travail, « je me suis mis dans la débîne ». Vivant sur mes économies, je passais ma journée à boire, pour tâcher d'oublier; c'était mon unique occupation. Je couchais n'importe où. Cela dura trois mois, autant que mes économies; j'ai même mendîé. Puis, j'ai repris courage; je suis retourné chez mon ancien patron qui a bien voulu me reprendre à son service. J'ai travaillé; j'ai réussi à amasser un peu d'argent, de quoi acheter quelques meubles, louer une chambre. Mais je sentais qu'il me manquait quelque chose. Et, de temps en temps, je m'enivre. L'oubli ne vient pas vite.

Reprenre une nouvelle maîtresse? Je n'en veux plus. C'est fini, j'ai fait tout mon possible pour garder celle que j'avais. Elles ne valent pas mieux les unes que les autres, je risquerais encore d'être malheureux : mieux vaut ne pas tenter le diable. Evidemment, quand je ne suis pas saoul, il m'arrive de souffrir d'être seul. Je songe à ce qui aurait dû être, si une femme m'avait réellement aimé. J'aurais été heureux de travailler pour elle, de fonder un foyer. Je n'ai pas réussi : tant pis.

Sans doute, parfois, le besoin physique se fait sentir : aller dans une maison publique? J'y suis allé quelquefois, un an après ma séparation. Maintenant, cela me dégoûte. Alors, je me masturbe en pensant à ma maîtresse, comme elle était quand je l'ai connue : la femme idéale que j'aurais voulu épouser. Après, je suis tranquille, et cela me suffit. Cela dure ainsi depuis 1925. »

Or... est fils de parents vivants, en bonne santé. Il a un frère et une sœur en bonne santé également. Il n'y a pas eu dans sa famille de cas d'aliénation mentale. Il n'a jamais été malade. A reçu l'instruction primaire courante (certificat d'études). Il lui en reste d'assez bonnes notions. Sa conduite à la guerre a été irréprochable; jamais il n'a encouru une seule punition, même légère. Il travaille depuis l'âge de quatorze ans. Deux patrons seulement ont eu

à l'employer. Pendant son adolescence, masturbation très peu fréquente (une fois par mois, dit-il). A l'asile, sa conduite est très bonne, n'attirant jamais l'attention des surveillants. Très bon et très serviable, il est plutôt le souffredouleurs des autres malades. L'examen psychiatrique aussi bien que neurologique est négatif.

Interrogé sur ce qu'il compte faire en sortant, il dit vouloir travailler, espérant ainsi résister à son penchant pour la boisson qui l'entraîne à des actes aussi répréhensibles que ceux qui lui sont reprochés. Il ne veut pas tenter une nouvelle expérience sentimentale : ses précédentes tentatives l'ont dégoûté à tout jamais des femmes, et son vice solitaire lui suffit (1).

(1) Malade du service de M. le docteur Paul Abély.

PEDOPHILIE

T

Del D..., âgé de quarante-huit ans, peintre décorateur, a été arrêté pour attentat à la pudeur, le .. mai 1928.

Voici les circonstances de son acte : « J'étais sorti avec la petite Denise L..., âgée de quatorze ans. Ses parents me l'avaient confiée, car je la connais depuis longtemps, trois ans environ. Elle habite dans la même maison que moi. Ce dimanche, je l'ai emmenée, avec mes deux autres enfants, Pierre et André, âgés de huit et dix ans, pour passer la journée à la campagne. Partis très tôt le matin, nous sommes allés à Fontainebleau. Jusqu'à midi les enfants s'amusèrent dans la forêt. Nous sommes allés déjeuner ensuite au restaurant, dans un petit village. Après le repas, tandis que mes deux garçons étaient partis s'amuser dans le jardin, la petite Denise resta avec moi. Nous bavardions. Elle me racontait ses occupations de la semaine, les courses qu'elle avait faites pour la maison de couture qui l'emploie, les potins de son atelier, les grandes aventures amoureuses de la « première », et aussi ses chagrins. Elle est la fille unique d'un couple qui a dans le quartier une bien vilaine réputation, d'ailleurs méritée. Le père est charretier : à peu près tous les soirs, il est ivre (du moins quand il peut rentrer); sa mère, elle ne sait pas quel est son travail, mais elle le devine. Elle la voit d'ailleurs assez peu. « Elle se met presque tous les jours en « dimanche », me disait-elle. Elle reste parfois deux ou trois jours sans venir à la maison. Elle boit aussi. Elle est très méchante pour moi et aussi pour papa. Quand ils se disputent, et c'est souvent, ils se disent de très vilaines choses. Ils se battent à peu près toutes les semaines. Rarement, je suis

oubliée dans leurs « sorties ». Presque toujours il y a pour moi quelques paires de claques ou des coups de poing, sans que je les mérite, ou du moins pour des raisons qui n'en valent pas la peine. Cette semaine, mercredi, maman est rentrée après trois jours d'absence; papa était là (il ne travaille plus depuis le mois dernier). Tous deux étaient complètement saouls. Naturellement, dispute; naturellement aussi, après leur algarade, j'ai « écopé », parce que la vaisselle de la veille n'était pas faite. J'en ai beaucoup reçu, surtout de maman. » Elle pleurait en me racontant cela. J'ai essayé de la consoler, je la serrais contre moi, j'embrassais sa pauvre petite figure. Je l'ai embrassée sur la bouche. Pour mieux la câliner, je l'ai prise sur mes genoux, je l'ai bercée, je l'ai dorlottée, je l'ai caressée. Sans doute, toutes mes caresses n'étaient pas très chastes, je le reconnais. J'ai été vu par les patrons de l'hôtel qui m'ont fait arrêter. J'ai reçu en prison la visite d'un médecin. Je sais qu'il a mis dans son rapport que j'étais un pervers. C'est pour cela que je n'ai pas été condamné mais interné. Je proteste, car je ne suis pas un pervers. Je sais que mon acte était immoral, mais je ne suis pas pervers. » Il ne peut d'ailleurs expliquer la différence qu'il fait entre les deux termes.

Interrogé sur son passé, il dit être allé à l'école jusqu'à treize ans. Il a son certificat d'études. Assez bonne instruction générale. Ses parents sont morts âgés, son père à quatre-vingts ans, sa mère à soixante-dix-huit. Il a eu un frère qui est mort à vingt-cinq ans de méningite tuberculeuse. Pas d'aliénation mentale dans sa famille.

A sa sortie de l'école, il a travaillé pendant plusieurs années chez un oncle, à la campagne, s'occupant de tous les travaux de la culture. A dix-neuf ans, il est venu à Paris. Il fut employé chez un relieur. Le soir, il suivait des cours de dessin dans une école professionnelle. Il fit son service militaire comme simple soldat, puis caporal, puis sergent, sans punitions graves. Libéré, il se fit employer chez un décorateur où il resta jusqu'à la guerre.

A vingt-six ans, il s'est marié avec une jeune fille qu'il

courtisait depuis deux ans. Auparavant, sa sexualité avait été assez peu bruyante. Masturbation très rare pendant son adolescence. « D'ailleurs, dit-il, j'étais trop occupé et trop fatigué pour m'y livrer, par la vie campagnarde un peu rude que je menais chez mon oncle. » Jamais il n'a eu d'amitié coupable avec d'autres adolescents de son âge. « Si même l'idée m'en était venue, je l'aurais repoussée aussitôt, car cela me paraissait amoral et antinaturel. D'autre part, je sais que la religion le défend, et j'ai toujours été un fervent pratiquant. » Il fit ses premières armes pendant son service militaire, dans une maison publique où il était allé avec d'autres camarades. Il en a gardé le souvenir d'une soirée agréable, d'une nuit bien remplie, tenant cependant quelque rigueur à sa compagne de s'être montrée un peu trop enthousiaste, d'un entrain trop factice qu'il savait proportionnel à la redevance qu'il aurait à lui verser. Mais, n'ayant pas été déçu, il retourna la voir une dizaine de fois pendant qu'il achevait son service. Rendu à la vie civile, il eut quelques relations féminines, « quelques passades », qui durèrent peu de temps (trois mois au maximum). « Je ne voulais pas, dit-il, m'attacher à une femme quelconque, à une fille publique, ou à une amie, bonne fille mais trop facile. Je me méfiais d'ailleurs de moi-même, trop enclin à sympathiser rapidement et à m'attacher à toutes les personnes qui m'inspiraient confiance. Je me savais trop « sensible ». Il connut sa fiancée dans un bal. Pendant deux mois, il lui fit une cour assidue. « Je voulais bien la connaître avant d'en faire ma femme. Je voulais savoir si elle répondait à l'idéal que je m'étais fait de la compagne parfaite. Serait-elle capable de me rendre heureux, en me donnant autant de sympathie, autant d'amour que moi je lui en vouais ? Je cherchais si tous nos points de vue concordaient bien, craignant pour l'avenir une discorde qui pourrait nous éloigner l'un de l'autre. Je l'interrogeais sur la façon dont elle envisageait le mariage, car, pour moi, c'était une « stabilisation » définitive, en même temps que la réalisation de tous mes désirs de jeunesse. Enfin, quand je vis que nous pourrions nous aimer profondément, que son caractère doux et

aimant s'accordait au mien, qu'elle serait capable de devenir une mère de famille parfaite, j'ai demandé sa main à ses parents. Trois mois plus tard, nous étions mariés. Jamais, durant nos longues fiançailles, elle ne fut ma maîtresse. Jamais non plus, je ne lui avais fait d'infidélité. »

Les dix premières années de son mariage (jusqu'à la guerre) furent en effet une époque paisible et heureuse où il trouva une satisfaction réelle à sa sensibilité. Sa femme se montra parfaite ménagère, maîtresse idéale, amante accomplie. Durant ces dix années, aucun trouble, aucune querelle ne vinrent désunir ce couple modèle. Après son travail, il aimait à retrouver bien vite son foyer, avec sa compagne toujours souriante, toujours prête à accéder à ses moindres désirs, à les prévenir. Ils sorfaient peu, « vivant surtout dans leur intérieur », et aussi d'une vie intime que tous deux recherchaient. Après leur repas du soir, il leur arrivait souvent de se redire leurs premiers serments, de rappeler les anecdotes de leur liaison, de faire des projets d'avenir, d'échanger leurs sentiments; l'un, heureux d'avoir réalisé un idéal qu'il n'avait pas osé rencontrer tellement il lui paraissait difficile, l'autre, contente d'avoir à se soumettre à une volonté dont elle acceptait facilement l'emprise, tous deux « véritables amants en continue lune de miel ».

Vint la guerre; il partit au premier jour de la mobilisation. De 1914 à 1918 il accomplit son devoir et revint à son foyer après l'armistice. Il avait toujours entretenu avec sa femme une correspondance fréquente. Au cours de ses permissions, il l'avait retrouvée aussi attachée, aussi aimante qu'autrefois. A son retour, elle fut heureuse de lui dire qu'elle était enceinte, et qu'enfin ils verraient un enfant parfait, en la rendant plus solide, leur union. Malheureusement, cet enfant naquit beaucoup plus tôt (ou plus tard) qu'il eût fallu, et un voisin charitable raconta alors au pauvre mari son infortune. Ce fut pour lui une terrible désillusion. « Je ne l'ai pas tuée, car je continuais d'être le doux, l'affectueux : je me suis laissé fléchir à ses supplications repentantes. Je n'ai d'ailleurs pas eu à le regret-

ter. Nous avons refait notre amour détruit; deux ans plus tard j'eus un second fils. J'étais heureux bien que, parfois, le souvenir du passé, rappelé par la présence de cet enfant, vint me troubler. Il y a trois ans, la faute commise commença à me poursuivre. Sans cesse j'y pensais. Je n'admettais plus ma faiblesse d'avoir pardonné, parce que je ne voulais plus comprendre pourquoi ma femme avait pu faillir à notre amour. Peu à peu, je me suis détaché d'elle, bien qu'elle ait racheté sa faute par un surcroît de tendresse pour moi et « notre » fils. J'ai ruminé longtemps mon malheur. Je devenais renfermé. Ma femme, qui s'en apercevait, en souffrait beaucoup et pleurait souvent : mais j'étais heureux qu'elle expiât ainsi.

« Puis j'ai connu la petite Denise, une autre victime, comme moi, mais dans un autre genre. Souvent ses parents la faisaient venir auprès de nous, ce qui leur laissait le loisir d'aller à leurs vilaines occupations, l'un au café, l'autre chez ses amants. Je me suis attaché à elle. Il m'est arrivé bien des fois, en entendant des scènes chez nos voisins, d'aller frapper à leur porte, demandant à leur fille une commission que ne pouvaient faire mes enfants trop jeunes. En réalité, je la faisais venir chez moi pour qu'elle échappât à sa furie de mère, et je la comblais de gâteries. Depuis trois ans dure ce manège. D'autre part, ma femme est devenue pour moi une étrangère; mais elle vit sous mon toit. Je me rappelle encore nos belles années : je lui dois une compensation. Et puis, elle s'occupe des deux enfants avec une grande sollicitude. Enfin, je la respecte trop pour la chasser : je respecte sa douleur, sans la plaindre, mais aussi sans la pardonner.

« J'ai vu qu'à certains idéals la réalisation est impossible. J'en souffre. Alors je me suis retiré dans la société des enfants : les miens (même celui qui n'est pas de moi) et la petite Denise. Je les adore. Je travaille pour leur assurer du bien-être. Mais aussi, je dois le dire, je me sens attiré par cette pauvre petite. Elle me raconte souvent ses malheurs. Je pense aux miens. Elle est douce, affectueuse.

Chez une enfant, seulement, on peut trouver de la vraie tendresse. Elle, elle ne me trompera pas.

« Et puis aussi, elle est devenue une jolie fille. Je ne cache pas que, dans mon amitié, il y ait un peu d'amour. C'est pour cela, d'ailleurs, que je me suis laissé aller à cet acte qui m'a valu d'être arrêté et interné. Je n'étais pas un pervers, mais, si je le suis devenu (encore qu'il faille beaucoup d'imagination dépravée pour le penser), ma femme seule en est responsable. »

Del R... parle facilement. Sans orgueil, il a fait cette confession. Il n'a pas de troubles de la mémoire ni de l'attention. Il est bien orienté. Pas d'idées délirantes ni d'hallucinations. Il ne semble pas avoir d'autre trouble du jugement que ceux qui concernent son affectivité. B.W. négatif. P.C. 1 élément. 0,20 d'albumine. Réflexes normaux. Pupilles normales, pas de tremblement, pas de troubles de la parole.

Interrogé sur ce qu'il compte faire, il dit vouloir se réconcilier avec sa femme : « Elle a assez payé. Peut-être ne pourrai-je pas me faire à l'idée de reprendre notre vie où nous l'avions laissée. Alors, pour ne pas la faire souffrir à nouveau, je me séparerai d'elle, en lui demandant de me laisser « mon » fils. Elle s'en ira avec le sien. Dans ce cas, je m'engage à lui fournir tous les subsides nécessaires, car, pour aucune raison, je ne veux qu'elle ait à souffrir de privations. Si elle ne fut pas bonne épouse, elle fut bonne mère, et je lui en sais gré. »

II

Pierre R..., trente ans, a été inculpé d'attentats aux mœurs et menaces verbales de mort sous condition.

Son arrestation a été la suite d'une plainte déposée par M. Ch... « Mon fils Robert, cinq ans et demi, né le 24 dé-

cembre 1924, a rencontré le fils de la concierge du 9, rue des C..., et celui-ci lui a dit d'aller demander à ma femme si elle voulait qu'il aille au cinéma avec lui. Ma femme a accepté, connaissant le fils Ri... et ayant confiance en lui. Le soir, vers dix-sept heures, l'enfant est rentré en pleurant et il nous a raconté que le sieur R... l'avait emmené dans la cave de son domicile, en sortant du cinéma et que, dans l'escalier, il l'avait fait asseoir sur ses genoux et l'avait embrassé. Puis il a raconté que, dans le cinéma, le fils Ri... avait mis sa main dans sa culotte. »

Le plaignant a appris que ce n'était pas la première fois que le fils Ri... commettait des actes semblables.

Un autre témoin, M^{me} Ma..., concierge, a déclaré que, le dimanche 22 juin, étant assise avec M^{me} Ch..., le fils de celle-ci est arrivé en pleurant et a raconté que Ri... lui avait fait bobo au ventre. « A la cave, il m'a embrassé, puis, avec son doigt, il m'a fait mal au derrière. » Son pantalon était déchiré et ses boutons arrachés.

Examiné à la Santé, l'inculpé frappe immédiatement par son aspect.

De taille moyenne, il présente une asymétrie faciale et cranienne très développée, avec hypertrophie légère du maxillaire inférieur.

Malformations dentaires très prononcées. Ses dents sont méconnaissables et implantées vicieusement, comme sur trois rangées. Voûte palatine très ogivale.

Ses mains sont très grandes et très grosses. Ses doigts sont énormes, boudinés, élargis à leur extrémité.

Ses pieds présentent des malformations analogues et l'inculpé chausse du 46 alors qu'il est d'une taille moyenne.

On note une hypertrophie considérable des organes génitaux : la verge et les testicules sont de dimensions extrêmes.

« Quand ce fils est venu au monde, dit sa mère, il avait une tête d'une grosseur anormale et n'avait ni nez, ni oreilles, ni paupières. »

C'est cette laideur physique, vivement ressentie, qui est à l'origine de sa perversion.

Interrogé sur son *curriculum vitæ*, Ri... donne les renseignements suivants : son père est décédé d'un cancer de l'estomac, sa mère est vivante et bien portante.

Il a été élevé à Angoulême et a été à l'école jusqu'à douze ans et demi. Il ne s'est pas présenté au certificat d'études, mais il prétend qu'il était en état de le faire et peut-être d'y réussir. Il a travaillé ensuite comme pâtissier jusqu'en 1916, puis comme manœuvre dans la voierie d'Angoulême. Il n'a pas fait de service militaire, réformé pour hydrocéphalie. Il est venu à Paris avec sa mère en janvier 1928. Depuis, il a toujours travaillé, et, au moment de son arrestation, il était manœuvre chez Duceillier. « Son caractère a changé, déclare sa mère, il devient méchant et, depuis dix-huit mois, il s'adonne à la boisson. »

Interrogé sur les actes qui lui sont reprochés, Ri... commence par en nier la plus grande partie et invoque une amnésie : il prétend ne pas se rappeler ce qui s'est passé dans la cave. Mais il n'est pas très difficile de venir à bout de son obstination à nier les faits ou à invoquer une amnésie inexistante. Il reconnaît qu'il a emmené le petit garçon au cinéma, mais il se défend d'avoir passé la main dans sa culotte. Il avoue l'avoir emmené dans la cave et l'avoir embrassé, mais il se défend encore d'avoir commis des gestes obscènes.

Enfin, pressé de questions, et après une crise de larmes, il finit par faire la confession suivante : « Tout le monde, dit-il, se moque de moi, à cause de ma laideur. Je suis très malheureux parce que les femmes aussi se moquent de moi. Personne ne m'aime. Autrefois, j'ai eu une maîtresse que j'aimais et qui m'aimait. Mais elle est partie avec un autre. J'ai eu beaucoup de chagrin, je ne m'en suis pas consolé. Je voudrais qu'on m'aime, mais les grandes personnes se moquent de moi. Alors j'aime à être avec les enfants. Je les aime bien mieux que les grandes personnes. Ils ne se moquent pas de moi. J'aime caresser les enfants, filles ou garçons. J'aime à les embrasser sur la bouche et à caresser leur corps. »

Il déclare qu'il n'éprouve pas une satisfaction sexuelle précise, lorsqu'il caresse les enfants, mais un sentiment de bien-être, de joie.

L'examen neurologique est négatif : les réflexes tendineux et pupillaires sont normaux et l'on ne constate pas de signes objectifs de lésion du système nerveux.

Au point de vue mental, l'inculpé présente un certain degré de débilité mentale, mais relativement peu marqué. Par contre, il présente des troubles du caractère et de l'humeur. Sa laideur paraît avoir été une cause importante de son caractère sombre, taciturne, méfiant, et de son humeur triste et déprimée.

La satisfaction qu'il éprouve à se trouver avec des enfants, à leur payer le cinéma, à les embrasser, à les caresser, paraît, en somme, relever d'un mécanisme de compensation à une insuffisance physique réelle et vivement ressentie.

Il a conscience de ses tendances pédophiles et il s'efforce de ne pas y céder. Puis, lorsqu'il se trouve avec un jeune enfant, ses caresses, d'abord chastes, prennent insensiblement un caractère plus ou moins sexuel.

III

Eugène Ha... a été arrêté le 25 mars 1941 pour attentat à la pudeur.

Ma... est un vieillard de soixante-trois ans.

Vieillard, avec sa couronne de cheveux blancs et sa belle barbe blanche.

Vieillard, à la physionomie bonhomme, candide, aux yeux pleins de douceur, qui larmoient sans cesse. Difficilement il avance, traînant une jambe autrefois opérée. Poli, timide, il se présente humblement et sa voix chevrotante et faible semble toujours implorer.

Lorsqu'il se promenait avec sa besace de marchand ambulant, courbé sur sa canne, il devait figurer un Père

Noël, et les enfants de Montmartre le connaissaient bien sous le nom de « Papa Joujoux ».

Il naquit en 1863. Ses parents étaient concierges à Paris. Ils moururent dans un grand âge, laissant trois enfants, trois garçons, dont l'un est allé mourir au Tonkin, l'autre est vivant et en bonne santé; le troisième, c'est l'inculpé.

Ma... dit qu'il n'y eut pas d'internement dans sa famille.

De bonne heure, il alla à l'école, passa son certificat d'études, puis suivit des cours complémentaires de dessin et modelage et continua de fréquenter les cours du soir pendant qu'il commençait son apprentissage à seize ans.

De sa première enfance, le seul souvenir qu'il puisse évoquer est qu'il était le souffre-douleurs de tous. Ecarté de la vie familiale parce que la profession de ses parents en lui permettait pas de rester auprès d'eux. Puis, à l'école, il se montra timide avec ses camarades qui le rudoyaient un peu; à douze ans apparut une tumeur blanche du genou et son infirmité fut le thème des moqueries de ses condisciples. « Alors, moi qui avais toujours été bon camarade, je devins emporté, chicaneur : c'est qu'ils me faisaient trop souffrir. »

Vers seize ans se montrèrent les premières manifestations sexuelles de la puberté. Fréquemment il s'adonna à l'onanisme.

Puis, à dix-sept ans, il fit son apprentissage d'ouvrier sculpteur sur ivoire. Sa vie était très réglée. Sans doute, ses parents lui laissaient-ils beaucoup de liberté, mais « il était trop timide pour en user ». Le soir, après son travail, il fréquentait Técole. Le dimanche, il passait la journée avec ses patrons. Dès le début de son apprentissage il s'était lié à un jeune ouvrier de son âge qui devint le compagnon indispensable de toutes ses promenades.

A dix-neuf ans, il connut sa première maîtresse.

« C'était une employée un peu plus âgée que moi. Comme toutes les premières liaisons, la mienne fut sincère : j'adorais ma maîtresse; jamais je n'aurais voulu la

tromper et très volontiers j'en aurais fait ma femme, mais j'en fus empêché par ma mère. Je la rencontrais environ deux ou trois fois par semaine, et souvent mon camarade d'atelier m'accompagnait vers nos rendez-vous. Après quatre ans, je l'aimais toujours autant; mais je découvris un jour qu'elle me trompait avec mon ami, à qui je m'étais tant attaché. Sans éclat, je rompis toute relation avec elle, triste, dégoûté, désillusionné. »

Ma... fut très affecté par ce premier échec sentimental. Désabusé, il décida de ne pas tenter de longtemps une nouvelle expérience et revint à ses pratiques solitaires.

Vers l'âge de vingt-sept ans, il entra en qualité de copiste au tribunal de la Seine où il resta deux ans. Puis, sa mère s'étant retirée à Amiens, il alla la rejoindre et se fit marchand ambulant, vendant des étoffes et de la mercerie. Il exerça ce métier jusqu'à quarante-trois ans. Depuis son départ de Paris, il avait orienté autrement son activité sexuelle. Prenant des maîtresses, au hasard de ses rencontres, il les renvoyait toujours au bout d'un mois ou deux au maximum.

A quarante-trois ans, nouveau coup de foudre, pour ce tempérament capable de « s'emballer » facilement.

« J'avais connu, dans ma clientèle, une jeune et jolie veuve, de quinze ans plus jeune que moi. Dès notre première rencontre je fus très épris d'elle. Les fiançailles durèrent peu et furent chastes malgré le désir violent que je ressentais pour elle. Ce fut un véritable mariage d'amour. Cependant, la « lune de miel » fut de courte durée, non pas que j'eusse épuisé tout l'amour que j'avais pour ma femme. Mais elle se montra bientôt avec son véritable caractère : coléreuse, méchante, aussi peu ménagère que possible, et, qui plus est, voleuse. Elle prenait dans mes réserves des articles de bonneterie dont elle enrichissait sa famille. Et naturellement mes affaires allaient mal. Je me séparai d'elle. Toujours « bonne bête », je consentis, au bout de quelques jours, à un « raccommodage ». Ce ne fut « qu'un replâtrage et un mauvais ». Les scènes reprirent

alors de plus belle; ma femme recommença de me voler. »

Ma... demanda le divorce et l'obtint à son profit : il avait été marié dix-huit mois.

Il retourna chez sa mère, complètement ruiné, heureux toutefois de son divorce.

Mais tandis qu'après son premier échec sentimental il avait compensé tant bien que mal, par l'onanisme d'abord, par la débauche ensuite, cette fois, il n'eut plus le courage d'un remaniement complet de son idéal : il ne pouvait plus faire les frais d'une compensation normale. « Très touché par cette sale « histoire matrimoniale », mon caractère changea : je cherchais la solitude, et souvent, las de vivre, des idées de suicide me poursuivaient. »

A ce moment, Ma... fut interné à l'asile de Dury. Son certificat porte : « Hallucinations de l'ouïe. Troubles de la cénesthésie. Irritabilité extrême suivie d'accès de dépression. Idées de suicide ».

Il sortit de l'asile en novembre 1913. Guéri, dit-il, ou du moins très amélioré.

Après avoir soldé sa marchandise, il revint vivre auprès de sa mère, s'occupant de jardinage, de dessin, passant son temps à se promener, plus seul que jamais.

Puis ce fut la guerre : une avalanche de malheurs sembla fondre sur lui. Sa mère mourut. Son pays envahi, il dut être évacué à Limoges. Après un réveil de sa tumeur blanche du genou, il fallut l'opérer. Sans argent, il essaya du commerce, fit de mauvaises affaires et s'entendit condamner à trois mois de prison avec sursis. « Mal conseillé, et pour ne pas crever de faim, j'avais vendu avec perte et, naturellement, mes créanciers furent impayés. »

Il était, selon son expression, « dans un pétrin abominable ». Pour en sortir, il revint à Paris et se fit veilleur de nuit et le resta cinq ans; finalement, pauvre épave, on dut l'admettre à l'hôpital pendant six mois.

Une œuvre charitable s'intéressa à son sort, et le plaça, vieilli avant l'âge, dans un hospice de vieillards infirmes.

Pendant huit mois il mena une « vie d'ermite », ruminant toutes ses infortunes, mesurant son malheur : l'écroulement de ses petites ambitions d'honnête commerçant et l'anéantissement de ses aspirations amoureuses.

Alors il se révolta, pour la première fois, abandonna les religieuses qui l'hébergeaient et fit une nouvelle tentative. Il acheta des marchandises et reprit son ancien métier de forain. La destinée lui fut plus clémente. « J'étais heureux; liquidant bien vite mon petit stock de marchandises, des jouets, de la mercerie, je le renouvelais au fur et à mesure qu'il s'épuisait. Je m'étais installé à la sortie du métro Lamarck. J'allais aussi vendre au square du Temple, en face d'une école, et les enfants venaient à la sortie. »

C'était en 1922. Il avait pris une maîtresse. Il ne la garda que quatre mois. Un jour, au cours d'une de ses tentatives, amoureuses, il reste, selon l'expression de Maupassant, « sans plus de voix qu'un chanteur du pape ». Il fut renvoyé, honteux, tandis que les moqueries s'abattaient sur lui. Mais cette fois, cet échec semi-conjugal ne l'émut pas autrement. Il avait son idée. Au cours de ses rêveries, il s'était détaché peu à peu de la sexualité normale. « Vous comprenez, j'ai été tellement roulé dans ma vie. C'était la seule liaison que j'avais eue depuis mon divorce. Cette dernière leçon m'a profité. »

Et il vécut seul. « J'étais indépendant, j'étais tranquille, tellement content de mon isolement sexuel... » Mais il n'avait pas abandonné ses désirs d'aimer et d'être aimé. Ses longues rêveries qu'il avait mûries pendant sa vie peu active de veilleur de nuit, pendant son hospitalisation, pendant ses heures de réclusion dans un asile de vieillards, l'avaient mis dans la société d'êtres aimants, aimables, sans méchanceté, sans vices qui pourraient lui rendre son amour : l'enfance. Il s'en était rapproché en choisissant des articles de vente qui les attireraient vers lui. « Tous les jours, je voyais ma jeune clientèle d'enfants. Tantôt je leur vendais, tantôt je leur donnais ce qu'ils

désiraient. Petit père, papa Joux : on n'a pas d'argent, on vous aimera bien, me disaient-ils, et ils m'embrassaient. J'étais heureux au milieu de mes Poulbots. »

Ses affaires allaient bien. Dans la journée, une petite fille venait avec lui, qui l'aidait à vendre et à ranger ses articles. « Elle paraissait quinze ans bien qu'elle en eut deux de moins; elle était forte, gentille. J'avais plaisir à être avec elle. J'étais content d'être avec quelque chose qui ressemblait à une femme. Mais ce n'était pas une femme qui sortait des bras d'un autre. Je savais que, chez elle, la question d'intérêt ne jouait pas : une petite fille, c'est plus sincère, plus naturel, il y a de l'amitié. Et puis, elle était câline, elle m'embrassait, se tenait assise volontiers sur mes genoux. Ce que j'éprouvais? Dégoûté des femmes, je trouvais un grand plaisir à la caresser : cela me suffisait. Jamais je n'aurais été caresser de même une professionnelle, une femme de métier. Et puis je suis vieux, j'aurais eu trop peur d'être tourné en ridicule. »

Un jour, il emmena cette petite fille au cinéma, pour la récompenser de ses bons offices de vendeuse. « Elle avait eu froid, avant d'entrer. Au bout d'un moment, je voulus me rendre compte qu'elle avait pu se réchauffer. Et puis, instinctivement, malgré que j'en fusse honteux, je lui ai caressé les cuisses pendant quelques instants. » A la sortie du spectacle, il emmena sa petite amie dans un café pour la faire goûter. Mais il avait été vu. Des agents l'emmenèrent au poste de police, où il fut admonesté, mais le commissaire le renvoya, disant : « Oh! il ne l'a pas violée! »

Honteux, Ma... changea ses articles, abandonna les jouets pour la mercerie. Et sa clientèle d'enfants s'évapilla.

Il rencontrait souvent, sur son chemin, une petite fille de douze ou treize ans; souvent aussi, il la voyait dans un bureau de tabac où tous deux venaient faire leurs emplettes. Un jour, elle lui demanda de l'emmener au cinéma. Pressentant le danger, il refusa. Quelques jours plus tard,

elle renouvela son désir : il consentit alors. « C'était à seule fin de lui faire plaisir. Je savais ce que je risquais, à preuve mon expérience précédente, c'est pour cela que j'avais dit non une première fois. Je la priai de m'attendre à un endroit fixé. Au jour convenu, je fus heureux de la voir absente. Sans l'attendre, je partis pour voir un de mes camarades. Mais la fatalité me la fit rencontrer sur mon chemin. Elle me pria alors de rester là un petit moment, tandis qu'elle allait prévenir ses parents. Bénissant ce contretemps, je partis à nouveau, à nouveau elle me rattrapa. »

Et Ma... raconte une seconde histoire, en tous points identique à la première, à la suite de laquelle il fut arrêté, conduit à la Santé et transféré à Sainte-Anne après expertise.

Là, où nous l'avons vu, il mène une vie calme, n'attirant jamais l'attention des surveillants. Il est triste, se rend parfaitement compte de sa situation. « J'avais conscience de mal faire, sans doute, j'ai résisté autant que j'ai pu, mais ce fut plus fort que moi. J'ai bien essayé de changer de métier : une fois de plus le hasard me fut défavorable en me faisant rencontrer cette enfant qui, je l'ai su à l'instruction de mon dossier, avait déjà été mêlée, beaucoup moins innocemment du reste, à une histoire de ce genre. »

L'examen neurologique est absolument négatif, ainsi que l'examen psychiatrique : pas d'idées délirantes, pas d'obsessions, pas d'hallucinations, jugement paraissant intact.

HOMOSEXUALITE

« Certains « affectifs » sont d'une apparence tout à fait virile dans leur caractère : énergiques, décisionnaires, aimant diriger les hommes et les affaires... Des homosexuels qui, parlant d' « homosexualité normale », citent en exemple les officiers allemands homosexuels d'avant la guerre, les bataillons sacrés de Thèbes, se réclament d'un idéal viril antique d'héroïsme. Pourtant, en cherchant bien, on décèle chez eux des inassouvissements affectifs assez profonds et presque toujours cachés, des essais variés et dérivants, de compensation affective (1). »

I

L. R., artiste dramatique, est âgé de 25 ans. Il a été interné pour des troubles du caractère : violences, menaces à son frère, bris d'objets.

Son père, sculpteur, est mort à 55 ans d'un cancer du pancréas. Sa mère est vivante et bien portante. Il a un

(1) *Hesnard*. Psychologie homosexuelle.

frère qui occupe une haute situation dans une grande banque parisienne. Un de ses oncles est médecin, un autre est consul dans une ville d'Amérique du Sud. Il n'y a pas de cas d'aliénation mentale dans sa famille.

De son enfance, de sa jeunesse, rien d'important à signaler. Il a reçu une bonne instruction : brevet élémentaire, mais échec au baccalauréat. Cependant, de toutes ses connaissances, il lui reste assez peu de choses, surtout en histoire, en géographie et en mathématiques. Les seules parties d'ailleurs qui l'aient intéressé sont la littérature et la musique : « L'Art me plaît beaucoup. J'aime la musique, surtout Massenet et Debussy. J'aime moins la peinture et la sculpture. J'ai écrit de la prose, des vers, des sonnets. Mon poète préféré est Musset : c'est le poète de la jeunesse; un passage que je goûte particulièrement est le « Pélican », de la « Nuit de Mai » ce fut d'ailleurs mon morceau de concours au Conservatoire. » A sa sortie du lycée, il suivit en effet des cours au Conservatoire, tandis qu'il était vendeur dans une maison de musique, et rédacteur dans une revue. Puis il fit du cinéma, du théâtre. Malheureusement, une tournée en province dont il faisait partie, fit de mauvaises affaires et il revint à Paris. Il entra alors dans une Ambassade, en qualité de secrétaire. Cet échec l'affecta beaucoup et influença son caractère. « J'étais un exalté, un passionné, un idéaliste; mais je traduisais peu au dehors tous ces sentiments, les gardant pour moi, les cultivant par la méditation. Puis, je devins coléreux, violent, emporté, car tous ces échecs m'ont abattu, et je manquais d'argent pour vivre. C'est au cours d'une discussion d'intérêt avec ma mère et mon frère que je me laissai aller à injurier celui-ci. Dans ma colère, je me suis emporté, je l'ai menacé, j'ai brisé divers objets. Mon frère a porté plainte, j'ai été arrêté, puis interné. »

D'autre part, ce manque d'argent lui était d'autant plus pénible, qu'il était un enragé des champs de courses, des tables de poker, et des jolies maîtresses.

Son histoire sentimentale, elle aussi, paraît assez agitée. « Le théâtre m'a perdu », affirme-t-il. Les premières manifestations de sa sexualité apparurent vers dix ans. De 10 à 18 ans, il se masturbait rarement. Cet acte s'accompagnait toujours de représentations féminines. A dix-huit ans, il eut sa première maîtresse; c'était une actrice qu'il avait connue au Conservatoire. « Je l'ai adorée. D'elle j'ai eu deux enfants, l'un qui n'a pas vécu, l'autre est maintenant en bonne santé. » Mais elle était tuberculeuse. Transportée à l'hôpital Cochin, il lui rendait très fréquemment visite. Sur son lit de mort, il lui fit le serment de s'occuper de son fils et de le reconnaître. Il garde de ce premier amour un souvenir ému, et il pleure à le raconter. Il se consola en acceptant les offres sentimentales de très nombreuses camarades de studio et de coulisses. Jamais, malgré l'ambiance favorable et les propositions d'artistes renommés, il ne se livra à l'homosexualité qui lui répugnait.

Une autre liaison plus durable termina sa carrière amoureuse. Il s'attacha à une artiste de cinéma, vécut longtemps avec elle — véritable passion. Il essaya, après avoir constaté ses fréquentes infortunes conjugales, de se suicider, absorba du véronal, tenta de s'ouvrir les veines du poignet avec un rasoir. Cette tentative, son changement de caractère, qui était devenu très sombre, le firent isoler par ses parents à l'asile de Vaucluse où il resta 8 mois.

A sa sortie, il retrouva sa maîtresse. Il dépensa avec elle toutes ses ressources : elle ne fit qu'une bouchée de sommes assez importantes qu'il avait gagnées au jeu : une fois 35.000 francs, une fois 22.000, une autre fois 12.000. Il harcelait sa mère et son frère de demandes toujours plus importantes, espérant ainsi s'attacher une femme qui lui rendait en infidélité, ce qu'il lui donnait de tendresse et d'argent. C'est après une scène plus violente que son frère, menacé par lui, porta plainte et le fit arrêter. Il garde de cette dernière liaison, en plus de ses mauvais souvenirs, une blennorragie compliquée de rétrécissement et cystite.

Voici comment il devint homosexuel, d'après une correspondance qu'il entretenait à l'asile avec une autre malade, d'après ses lettres au médecin, enfin, d'après quelques écrits où il consignait ses impressions et ses sentiments.

Détachement du passé.

« J'ai subi forcément certaines de ces satisfactions que vous envoie la nature, comme tout être humain normal qui se trouve en contact avec elle. Mais je crois que j'ai acquis, pendant mon séjour à l'asile, assez de force de caractère pour me maîtriser, pour ne plus fréquenter les lieux de plaisir, pour ne plus m'attacher aux femmes qui maintenant ne m'attirent plus : car j'ai découvert avec dégoût toutes les bassesses dont elles sont capables, et elles me répugnent totalement ».

« Je médite, et souffre d'avoir été un incompris, et je regrette de n'avoir pu restreindre ma violente et « malade » tendresse. Mon Dieu, de toutes mes forces morales et physiques, de toute ma profonde sincérité, je me fie à vous ».

« Que de pensées incalculables flottent dans mon cerveau ! A qui confier mon trouble, mon désespoir, mon horrible désillusion, mes épanchements douloureux. Le souvenir de mon ancienne existence me revient avec une force inconsciente ».

« Me renfermer en moi-même dans la pesante solitude. Cette jeunesse enterrée laisse à son agonie le sceau noir et visqueux du malheur, et la cicatrice morale marquera la trace de la souffrance endurée. En certains jours, j'éprouve l'honneur de ce qui a été jusqu'à désirer la mort.

*« Notre plus longue joie est vite terminée,
Ce n'est qu'un chant d'oiseau dans l'arbre du chemin.
L'adieu, le triste adieu vient clore la journée,
Sans qu'on ait eu le temps de se donner la main. »*
Rêverie.

« Bonheur délicieux, impalpable, de se laisser flotter sur le lac de la pensée ! Couché au fond d'un petit canot,

le corps baigné de lumière, je m'assoupis. Sous mon corps étendu, sous la barque balancée dans un rythme léger, je sens l'onde profonde, ma main nonchalamment y plonge, je regarde les reflets changeants de l'eau qui passe, je vois des miroitements d'êtres étranges qui filent comme des éclairs. Depuis des mois, les idées s'accumulent et s'amassent dans ma tête, bourdonnant comme un essaim d'abeilles. Mais à quoi bon ? Puisque je n'en veux tirer aucun parti. »

« Je revoyais les images que je me faisais de mes amours : je parlais de l'amour comme un aveugle des couleurs. Je me rappelais mes lettres passionnées. J'avais fait tout ce que j'avais pu, j'avais toujours cherché à être consciencieusement loyal, je m'étais toujours efforcé d'être sincère. Ce qui venait m'en dévoiler la fausseté, ce qui avait creusé un formidable fossé entre moi et le passé, c'était la brusque épreuve de mon infortune sentimentale. »

« Je voudrais réunir toutes mes forces pour pouvoir goûter avec moins d'écœurement l'existence qui cache tant de sources amères et impitoyables pour l'être doué de sensibilité et de sentiment. »

« Parfois, méprisant toutes ces femmes dont j'ai constaté le néant des passions, je me suis grisé en rêve, de toutes les ivresses que la vie m'a refusées. J'aime, j'aime tout ce que je vois, d'un amour profond et sacré, mais mon esprit reste calme devant les regards pervers et la chair des femmes. J'ai aussi besoin d'affection. J'ai besoin dans mon existence d'un ami sincère. »

« L'ami sincère est celui qui a le sentiment de n'importe quel sacrifice. En toutes circonstances, il doit savoir se sacrifier, se dépouiller, se dévouer corps et âme, jusqu'au paroxysme. Il doit être un spécimen d'énergie pour l'être choisi qu'il s'est désigné, sans se départir un seul moment de la règle qu'il s'est tracée. Dans n'importe quel lieu, il doit faire l'impossible pour apporter à une âme triste et désolée la consolation nécessaire. Un ami doit ressembler à une mère ; je veux dire par là qu'il doit

imiter son langage affectueux, qu'il doit veiller sur les périls qui peuvent menacer l'existence de son ami, qu'il doit trouver dans son âme autant de tendresse. »

Objectivation du rêve :

« Laissant là mes rêves, j'arrêtai ma course quand j'eus trouvé sur ma route un ami : j'avais besoin d'un sincère ami, et je l'ai trouvé en toi, et je te poursuivrai, et je m'attacherai à tes pas. Longuement j'ai médité sur ton caractère. Dans ma mémoire, j'ai retrouvé les mots que tu me disais, et j'ai vu qu'en toi, je pouvais reposer mon amitié et ma confiance. »

« J'ai un ami ! Douceur d'avoir trouvé une âme où se blottir au milieu de la tourmente, un abri tendre et sûr où l'on respire enfin. N'être plus seul ! Avoir un cher compagnon entre les mains duquel on a remis tout son être, goûter enfin le repos, dormir tandis qu'il veille, veiller pendant son sommeil. Connaître la joie de protéger celui qu'on aime et qui se confie à vous, comme un petit enfant. Connaître la joie plus grande de s'abandonner à lui, de sentir qu'il tient tous vos secrets, qu'il dispose de vous. Jouir avec son cœur de la splendeur de vivre. Souffrir avec lui-même ; la souffrance est joie pourvu qu'on soit ensemble. »

Réponse à L. R. — « Tu as eu une jeunesse malheureuse, tu as été trompé par de jeunes amies : eh bien ! ceci c'est le passé, n'en parlons plus. Vois l'avenir, prêt à lutter contre le destin qui s'acharne contre toi. L'homme qui se décourage est méprisable, car il ne cherche pas à améliorer son sort, à lutter contre le destin implacable. Même les plus grandes douleurs finissent par s'oublier. Alors, mon cher ami, pourquoi te rendre malade, pourquoi ne pas réagir ? Pourquoi ne pas dompter tes peines, quand tu sais qu'à l'avenir tu seras heureux ; un ami sincère, tendre, affectueux, te tendra la main, t'aidera à cicatriser tes blessures, à soulager tes peines, et fera tout son possible pour te faire oublier le passé ? Je sens que ta peine est immense et je m'y associe. Vois en moi un ami qui toujours te sera

reconnaissant de lui avoir donné ton amitié la plus sincère. »

« Que nos plus intimes et secrètes pensées se confondent, se mêlangent. Que durant notre amitié, pas un nuage, pas une ombre de querelle, pas une discorde ne vienne troubler farouchement nos sentiments si purs et si sincères. Mon amour n'est pas « vulgaire ». En quête d'un bel idéal, unissons-nous intimement dans cette atmosphère de « névrose » sentimentale qui nous commande et qui sait rejeter toutes les contingences extérieures. »

Erotisme :

« J'espère que la Providence nous réunira l'un à l'autre dans un temps où nous pourrons jouir des manifestations de l'âme, du cœur et du corps enfin; où l'on pourra mieux se comprendre, mieux s'attacher, mieux s'aimer. Avec ton secours, avec tes tendres caresses, puisqu'il faut me refaire une vie neuve, j'arriverai à m'élever au-dessus du vulgaire. Je me souviendrai du premier baiser que tu m'as donné. Rejetons ces humains qui ne nous ont pas compris. »

« Je voudrais t'admirer pendant de longues, longues heures, pouvoir consoler tes ennuis, tes peines cruelles, tes chagrins étouffants, baiser tes jolis yeux, afin de tarir et sécher la source de tes larmes, panser tes amertumes, tes désillusions, tes déceptions que t'a imposées la Réalité. Je sens fortement que l'affection que j'éprouve pour toi déborde. Mais ce n'est pas une obsession : elle est parfaitement raisonnée.

« Ton ami qui t'aime de toute son âme.

« Je t'aime de toutes mes forces, au delà de toute limite. Je n'ai qu'un but : me sacrifier pour toi. Je veux aussi arriver à te faire à l'image de l'idéal que je m'étais proposé. »

« Le jour où tu seras à mes côtés, à moi, sera mon plus grand bonheur. »

Critique :

« Monsieur le Docteur,

« Je me suis rendu coupable de correspondance avec un camarade, où nous échangeions nos sentiments intimes et affectueux. Je ne recommencerai pas, car je dois me plier à la discipline qui écrase ces actions sentimentales. J'ai agi sans dissimulation, sous le contrôle de ma conscience : mais je me considère comme maître de mes sentiments et libre de mon corps. » (1)

II

So...Sa... est une jeune femme de vingt-six ans. Très belle physiquement, elle s'est attiré de très nombreux compliments masculins, qu'elle a toujours repoussés avec indifférence.

Fille d'une riche famille du Midi, son père était ingénieur. Elle a un frère officier de marine, un autre est installé aux colonies, où il s'occupe d'élevage.

Sa mère est vivante et en bonne santé. Son père est mort alors qu'elle avait treize ans. Elle reçut, dans une pension religieuse, une bonne instruction, sans rechercher aucun diplôme. Très musicienne, elle s'est consacrée à l'étude du piano et du chant. Ses parents la délaissèrent quelque peu. Après la mort de son père, son éducation fut laissée uniquement aux soins des religieuses, tandis que sa mère se consacrait surtout à ses deux fils. Elle souffrit beaucoup de cet isolement. Un peu après la mort de son père, elle fit sa première communion. Très vivement influencée par son entourage, émue par une retraite qu'un Franciscain avait prêchée dans le pensionnat, elle songea à entrer en religion. Cette crise mystique dura près de deux ans, en-

(1) Observation d'un malade du service de M. le docteur Paul Abély.

couragée par l'exemple d'une camarade qui venait de quitter le couvent pour faire son noviciat, favorisée aussi par son caractère extrêmement impressionnable. Douce avec ses amies, elle était une confidente pour beaucoup d'entre elles; elle aimait à se perdre avec celles-ci dans des causeries interminables où elles exposaient leurs projets pour l'avenir, dissertations sentimentales avant tout, bien plus que considérations pratiques. Charitable, elle était la consolation de toutes les âmes en peine qui pouvaient errer dans la communauté. Rêveuse impénitente aussi, elle demeurait de longues heures dans sa chambre, le soir, à méditer sa vocation.

Puis elle s'intéressa davantage à ses études, et se donna entièrement à la littérature. Corneille, Racine, La Fontaine, Bossuet, Fénelon l'intéressaient d'ailleurs assez peu; mais elle lisait en cachette Musset, Baudelaire, Verlaine, l'Arioste : ces deux derniers auteurs étaient ses préférés.

A la fin de ses dix-huit ans, sa mère la reprit avec elle. Dans sa famille, elle recommença de souffrir de l'isolement où on la tenait, pleurant souvent le soir de la sévérité de sa mère, ou des railleries de ses frères, qui la jugeaient « vieillote » avec ses conceptions sentimentales de la vie. Elle passait de longues journées, inactive, le plus souvent parce qu'elle refusait les réceptions mondaines où ses parents auraient voulu qu'elle paraisse. Non par timidité, mais par goût, trouvant ces réceptions « vulgaires », choquée de tout, de l'audace des jeunes hommes, de l'excentricité bruyante et tapageuse des jeunes femmes. Elle demeurait solitaire, rêveuse, reprenant ses thèmes favoris où elle se complaisait durant ses années de pensionnat : amour passionné pour un mari, désir d'union sentimentale absolue, amour de la famille, amour maternel. Au demeurant, se produisant juste assez pour ne pas paraître ridicule.

A vingt ans, on décida qu'elle se marierait; le fiancé était un homme d'environ trente-cinq ans, avantageusement connu, surtout pour ses bonnes fortunes (elle ne le

sut que plus tard). Cette demande en mariage la transporta de joie, espérant voir enfin se réaliser tous ses rêves. Le temps des fiançailles ne fut pas seulement un échange réciproque de congratulations semi-officielles; ce fut pour elle une période heureuse, pendant laquelle le futur mari parut conciliant à tout ce que sa fiancée lui montrait de candeur, semblant partager ce bel idéal amoureux qu'elle avait façonné durant plusieurs années de rêverie sentimentale.

Avec le mariage apparurent les premières déceptions. Au bout de quelques mois, elle surprit à son mari la correspondance amoureuse d'une maîtresse. Ce fut pour elle une grande désillusion. Mise en face de la cruelle vérité, elle voyait s'effondrer ses beaux rêves d'entente idéale et d'amour parfait. Elle pleura souvent en cachette, n'osant se montrer à un mari qui pourrait tirer vanité de sa douleur. D'ailleurs, elle en fut assez vite débarrassée. Six mois avaient suffi à cet époux volage pour croquer la dot de sa femme, et il s'en allait avec une maîtresse. Elle divorça. « Mirage, disait-elle, que cette union. Pendant deux mois au plus, je fus véritablement heureuse, probablement parce que je n'avait pas encore idée de ce que pouvait être la duplicité de cet homme. Mais quand mes yeux se furent ouverts, j'ai été triste, très triste, de l'effondrement de tous mes beaux rêves. Je m'en ouvris à mon confesseur, pensant pouvoir une séparer de cet être, pour entrer en religion. Il m'en dissuada et voulut nous rapprocher. Le temps que j'employai à vouloir m'attacher mon mari fut entièrement perdu. Son cœur était inaccessible à tous les sentiments : seul l'intérêt et le désir d'allonger la liste de ses conquêtes féminines comptaient pour lui. J'enviais les amantes de Michelet, de Lamartine, de Stuart Mill, de Musset; j'aurais voulu, comme elles, un maître tendre et sentimental, qui pût me comprendre. »

Après son divorce, elle se retira dans sa petite ville de L... Pendant un an, elle y vécut, recluse volontaire, s'écartant de ses anciennes relations, pour se plonger dans la méditation. Son mari ayant trouvé la mort dans un acci-

dent d'automobile, elle était libre. Elle fit un long examen de conscience, étudiant sa vocation religieuse, « mais elle n'était pas encore prête ». Elle chercha consolation dans la littérature. C'est alors qu'elle « découvrit » Verlaine, qu'elle avait déjà lu pendant sa dernière année de pensionnat, sans le comprendre toutefois à cette époque, parce que les « Claudine » n'étaient pas à l'honneur chez les religieuses de son couvent. Pierre Louys fut son livre de chevet. Elle lut Balzac et sa *Fille aux yeux d'or*, Diderot et sa *Religieuse*. Ce fut pour elle une révélation. Son épreuve conjugale lui avait amplement suffi : elle était heureuse de savoir qu'elle pourrait s'assurer une compensation dans une amitié féminine, où sa sentimentalité et son érotisme trouveraient également leur compte. Elle se rapprocha alors de ses anciennes camarades, discrètement essaya de trouver l'âme sœur.

Mais la petite société de L... ne s'y prêtait guère. Elle vint à Paris, fréquenta certains milieux artistiques et trouva ce qu'elle désirait. Pendant deux ans, nouvelle Bilitis, elle fila le parfait amour, adorant sa compagne comme un véritable amant. Puis sa maîtresse mourut en peu de temps, emportée par une fièvre typhoïde grave. Cette nouvelle épreuve la laissa totalement désespérée. Elle donna bientôt une nouvelle compensation à sa sexualité : elle fit un délire d'imagination, se disant tour à tour aimée par Lamartine, Casanova, Bossuet ou Michel-Ange. Sa famille l'a reprise. Depuis six mois, cette situation est inchangée.

CONCLUSIONS

Comme tous les instincts de l'individu et plus que tout autre à cause de sa force, l'instinct sexuel doit être modifié par le moi, pour se soumettre aux conditions de la société.

Mais l'instinct sexuel spiritualisé, c'est-à-dire modifié par toutes les autres tendances individuelles, pourra se trouver en désharmonie avec les conditions imposées par la réalité. D'autre part, un conflit peut surgir entre le Moi lui-même et la tendance sexuelle.

La compensation apparaît, qui permet, en dehors des exigences de la réalité, de satisfaire cet instinct sexuel. Substituant au principe de réalité, le principe de plaisir la compensation imaginative met le sujet à l'abri de toutes les humiliations que la réalité pourrait lui infliger dans une nouvelle expérience. Un autre but de la compensation est de fournir à l'individu l'occasion d'affirmer ses possibilités dans un autre domaine que la sphère sexuelle. De toute façon quelle que soit sa manifestation l'individu trouve

dans la compensation, une satisfaction égoïste où il peut affirmer sa supériorité indépendamment de toute contingence.

Les manifestations de compensation agissant comme des « facteurs prophylactiques » sont nombreuses qui traduisent les réactions des individus. Tout d'abord, profitant de sa « plasticité », l'instinct sexuel peut varier son objet. Sublimant sa tendance, l'individu transforme parfois son instinct sexuel en instinct social. L'imagination permet d'autre part, même aux plus exigeants, de trouver satisfaction. L'Art est une forme spécialisée de la fantaisie imaginative. Enfin la religion est souvent un refuge, et il arrive que ce paradoxe populaire se vérifie, qui affirme qu'« un saint est un amoureux qui a mal tourné. »

Tous les sujets privés d'obtenir une satisfaction sexuelle normale ont donc de nombreux moyens de compenser : certains se réfugient dans la perversion. Leur caractère fournit les causes de cette orientation : doués d'une grande sensibilité, possédant un idéal amoureux très élevé, souffrant d'un besoin d'amour passif constant, animés d'autre part d'impulsions érotiques très vives ils se donnent entièrement à leur perversion, comme d'autres à un amour socialement normal. Chez eux il n'est pas besoin d'invoquer la fixation ou la régression de leur libido : la

perversion est pour eux si l'on peut dire, un tout d'abord, logique ensuite, d'une sexualité qui n'a pu trouver satisfaction dans la règle.

Repoussés par la Nécessité, ils ont abandonné l'ambiance réelle, pour se réfugier dans une rêverie sentimentale, où leurs tendances affectives ont pu se développer s'enrichir et s'épanouir d'une façon fictive. Ruminant le complexe idéo-affectif qui fut à l'origine du conflit, ils s'en exagèrent l'importance tandis que les émotions qui l'accompagnaient augmentent d'intensité. Ils revivent leurs sentiments, les exaltent, les vouent à un être idéal qu'ils recherchent dans la perversion. Puis ils reviennent à la réalité; riches d'un grand capital affectif inemployé, poussés par leur érotisme, mais retenus encore par la morale et l'éducation, ils luttent tout d'abord contre cette perversion où ils se complaisaient en rêve; ensuite, ils l'admettent et, y trouvant satisfaction à leur sentimentalité et à leur érotisme, ils ne veulent plus s'en détacher, la trouvant plus simple et parfois plus riche en émotion que la sexualité normale. La perversion est pour eux ce qu'à d'autres est l'adultère : un refuge auquel on pense souvent, mais qu'on n'ose atteindre; que l'on choisit très minutieusement suivant ses aspirations affectives et que l'on façonne suivant un idéal préformé; que l'on désire vivement mais qu'on repousse longtemps parce qu'il contrevient

aux convenances; que l'on accepte enfin et qui paraît tellement simple qu'on se rit de n'y être venu que si tard : on s'y donne parce qu'il procure satisfaction ou à l'âme, ou aux sens, ou aux deux à la fois.

Le pervers par compensation est donc totalement différent du pervers, dont la libido est restée fixée à un stade de son développement infantile et qui n'a jamais connu la sexualité normale.

Il est différent du pervers qui régresse à un de ces stades attiré par une fixation antérieure, après avoir fait une incursion toute fortuite dans un domaine où il fut un étranger.

Il est différent encore de l'anxieux, du psychasténique qui n'ose pas aborder la sexualité normale et souffre de sa perversion où le poussent des obsessions contre lesquelles il ne peut lutter.

Il est différent enfin du pervers instinctif, du dégénéré, impulsif inaffectif, pervers sexuel à ses heures, aussi bien que parricide, voleur ou assassin.

Vu : *Le Président,*

H. CLAUDE.

Vu le Doyen :

BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris :

L. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- Arrufat.* — Essai sur un mode d'évolution de l'instinct sexuel.
- Adler.* — Le tempérament nerveux.
- Acton.* — Organes de la génération. Fonctions et désordres.
- Ball.* — La folie érotique.
- Cuullery.* — Les Problèmes de la sexualité.
- H. Claude et M. Montassut.* — La compensation idéo-affective. *Eucéphale*, 1925.
- H. Claude, Santenoise et Codet.* — Perversions instinctives et état schizoïde à allure périodique. *Encéphale*, 1924.
- Dupain et Bouyer.* — Délire d'Espérance. Soc. Cl. Méd. mentale, 1921.
- Borel et Robin.* — Les Rêveurs éveillés, in l'Evolution psychiatrique, 1927.
- Féré.* — Instinct sexuel.
- Féré.* — Pathologie des émotions.
- Forel.* — La Question sexuelle.
- Freud.* — Introduction à la psychanalyse.
- Havelocque Ellis.* — Etude de psychologie sexuelle.
- Heuyer et Borel.* — Les délires de Rêverie. Société de Psychiatrie, 1922.
- Hesnard.* — Psychologie homosexuelle.
- L'individu et le sexe.
- La vie et la mort des instinct chez l'homme.
- Leroy et Montassut.* — Un délire d'imagination. Soc. Cl. M. mentale, 1929.
- Mignard.* — Imagination objectivante et hallucinations. J. de Psychologie, 1922.

Mignard et Montassut. — Un délire de compensation. Eu-
céphale, 1924.

Moll. — Perversions de l'instinct génital.

Moreau de Tours. — Psychologie morbide.

Morel. — Etudes cliniques sur les maladies mentales.

Laupls. — Perversions et Perversité sexuelles.

Krafft-Eling. — Psychopathia sexualis.

Nathan. — Compensation hédonique étautagoniste. Soc.
de Psychiatrie, 1927.

Nystrom. — La vie sexuelle et ses lois.

Paulhan. — Les transformations sociales des sentiments.

Ribot. — La logique des sentiments.

— Psychologie des sentiments.

— Problèmes de psychologie affective.

Roux. — L'instinct d'amour.

Terrin. — Les compensations idéo-affectives. Thèse, Paris,
1926.

Toulouse et Schiff. — Syndrome de jeu et activité mentale
de jeu. Soc. Clin. Méd. mentale, 1925.



